



**CITC**

CANADIAN ISSUES  
THÈMES CANADIENS

AUTOMNE/HIVER 2020

# L'espoir en temps de pandémie

Une sélection de présentations  
de la conférence

*Témoignages d'espoir:  
Une célébration du Canada*

Tenue le 29 juin 2020

MIRIAM TAYLOR  
L'HON. STEVEN GUILBEAULT  
LA TRÈS HON. MICHAËLLE JEAN  
CHARLES TAYLOR

MOHAMMED AHMED  
CAN NGUYEN  
L'HON. JEAN AUGUSTINE  
MAJOR SAMSON YOUNG

MICHELLE DOUGLAS  
JEAN TEILLET  
ROSEMARY SADLIER  
SEN. WANDA THOMAS ELAINE BERNARD

ASHLEY MANUEL  
ILONA DOUGHERTY  
DEBORAH MORRISON  
ABHAY ET SUKHMEET SINGH SACHAL



# TABLE DES MATIÈRES

<hr/>		<hr/>	
	INTRODUCTION		APPRENDRE DE L'HISTOIRE : TRANSCENDER LE PASSÉ, TRANSFORMER L'AVENIR
3	<b>TISSER DES LIENS EN PLEINE SOLITUDE</b> Miriam Taylor	39	<b>UNE BATAILLE GAGNÉE POUR LES DROITS LGBTQ+</b> Michelle Douglas
7	<b>MOT DE BIENVENUE</b> L'Honorable Steven Guilbeault, Ministre du Patrimoine canadien	42	<b>LES RESSOURCES DE L'ESPOIR</b> Jean Teillet
9	<b>MOT D'OUVERTURE : LA VÉRITÉ, POUR RENAIÎTRE À NOUS-MÊMES</b> La très Honorable Michaëlle Jean	47	<b>LA PROMOTION DE L'HISTOIRE DES NOIRS : UN PARCOURS PERSONNEL PARTAGÉE</b> Rosemary Sadlier
15	<b>RENOUVEAU</b> Charles Taylor	52	<b>L'ESPOIR DANS L'ADVERSITÉ : UN PARCOURS BIEN REMPLI</b> Sénatrice Wanda Thomas Elaine Bernard
<hr/>		<hr/>	
	IINSPIRANTE IMMIGRATION : RÉCITS DE COURAGE ET D'ESPOIR		BÂTIR LE CANADA DE DEMAIN : LES JEUNES FONT LA DIFFÉRENCE AUJOURD'HUI
19	<b>L'OLYMPIEN NOMADE</b> Mohammed Ahmed	58	<b>L'OPTIMISME DE LA JEUNESSE CANADIENNE FACE À UNE PANDÉMIE SANS ESPOIR</b> Ashley Manuel
26	<b>DE RÉFUGIÉ À ÉCO-INNOVATEUR</b> Can Nguyen	64	<b>LA SOLIDARITÉ INTERGÉNÉRATIONNELLE : UN ASPECT POSITIF DE LA PANDÉMIE</b> Ilona Dougherty
29	<b>À LA FOIS LA MESSAGÈRE ET LE MESSAGE</b> L'Honorable Jean Augustine	67	<b>GÉNÉRATION Z : TRACER LA VOIE VERS UN AVENIR INCERTAIN</b> Deborah Morrison
33	<b>L'APPRENTISSAGE SANS FIN</b> Major Samson Young	74	<b>TISSER DES LIENS ENTRE LES JEUNES ET BRISER LES SILOS</b> Abhayjeet et Sukhmeet Singh Sachal

THÈMES CANADIENS EST PUBLIÉ PAR



Patrimoine  
canadien

Canadian  
Heritage

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION D'ÉTUDES CANADIENNES  
Élu le 23 novembre 2019

**DR. JULIE PERRONE**

Présidente du Conseil d'administration, Directrice, Communications  
& Marketing, Finance Montréal, Montréal, Québec

**CELINE COOPER**

Rédactrice, L'Encyclopédie canadienne, Professeure,  
Université Concordia, Montréal, Québec

**HUBERT LUSSIER**

Ancien sous-ministre adjoint, Patrimoine Canadien,  
Ottawa, Ontario

**JANE BADETS**

Ancienne statisticienne en chef adjointe, Statistique Canada,  
Ottawa, Ontario

**GISÈLE YASMEEN**

Directrice exécutive, Réseau pour une alimentation durable,  
Montréal, Québec

**PROFESSEUR HOWARD RAMOS**

Université Dalhousie, Halifax, Nouvelle-Écosse

**L'HONORABLE MARLENE JENNINGS**

C.P., LLb., Avocate, Montréal, Québec

**MADELINE ZINIAK**

Consultante, Présidente, Canadian Ethnic Media Association,  
Toronto, Ontario

**PROFESSEUR CHEDLY BELKHODJA**

Université Concordia, Montréal, Québec

**JEAN TEILLET**

Associée, Pape Salter Teillet LLP, Vancouver, Colombie-Britannique

**PROFESSEURE JOANNA ANNEKE RUMMENS**

Université Ryerson, Toronto, Ontario

*Thèmes canadiens* est une publication semestrielle de l'Association d'études canadiennes (AEC). Les collaborateurs et collaboratrices de *Thèmes canadiens* sont entièrement responsables des idées et opinions exprimées dans leurs articles. L'Association d'études canadiennes est un organisme pancanadien à but non lucratif dont l'objet est de promouvoir l'enseignement, la recherche et les publications sur le Canada.

*Thèmes canadiens* bénéficie de l'appui financier du Gouvernement du Canada par le biais du Fonds pour l'histoire du Canada du ministère du Patrimoine canadien pour ce projet.

---

## COURRIER

Des commentaires sur ce numéro?  
Écrivez-nous à *Thèmes canadiens*:

*Thèmes canadiens* / AEC  
850-1980, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal, Québec H3H 1E8

Ou par courriel à <miriam.taylor@acs-aec.ca>

 **@CANADIANSTUDIES**

---

## EN COUVERTURE

*Milieu de Simone Taylor-Cape*



**JACK JEDWAB**  
Éditeur

**MIRIAM TAYLOR**  
Rédactrice en chef

**MIRIAM TAYLOR**  
**LAURA COMBOÏGO**  
Traductrices

**CAMILAHGO. STUDIO CRÉATIF**  
Design et mise en page

## INTRODUCTION

# TISSER DES LIENS EN PLEINE SOLITUDE

MIRIAM TAYLOR

---

Miriam Taylor est la directrice des publications et des partenariats de l'Association d'études canadiennes et de l'Institut Metropolis. Elle est la rédactrice en chef des publications phares de l'AEC-Metropolis, à savoir *Thèmes canadiens*, *Diversité canadienne* et le récemment lancé livre numérique *Metropolis*.

En juin 2020, alors que nous entamions le troisième mois de confinement, le monde peinait à faire face à une pandémie mondiale qui menaçait de nous submerger. Avec un régime de reportages quotidiens relatant la souffrance et la mort tandis que la vie quotidienne était au point mort, la peur et l'incertitude régnaient. Alors que la pandémie mettait à jour les failles structurelles de nos sociétés et que des tensions se faisaient sentir au niveau de la gestion de la crise, l'humanité se voyait confrontée à un profond malaise social.

Dans le but de nous redonner un peu d'espoir et d'inspiration, l'Association d'études canadiennes s'est associée à Metropolis Canada, Expériences Canada, Historica et au Conseil de recherches

en sciences humaines du Canada (CRSH), pour organiser une conférence intitulée Témoignages d'espoir: une célébration du Canada. Coïncidant avec la fête du Canada, l'événement réunit les voix de Canadiens issus de diverses communautés ayant pu surmonter l'adversité et des défis écrasants pour faire du Canada un endroit meilleur. La conférence établit un lien avec le passé pour imaginer l'avenir. En resserrant les liens qui nous unissent et en nous rappelant notre humanité commune, les récits mettent également en lumière certaines des leçons nous permettant de relever un défi mondial sans précédent.

Cette édition spéciale de *Thèmes canadiens* rassemble une sélection de présentations de la

conférence dans le but de préserver et de faire connaître certains des récits édifiants qui ont été partagés lors de cette émouvante journée. L'édition est divisée en trois sections. La section 1) **Inspirante immigration: Histoires de courage et d'espoir**, raconte des récits saisissants d'immigrants au pays. La section 2) Apprendre de l'histoire: **Transcender le passé, transformer l'avenir**, met en lumière les victoires historiques dans la lutte pour la reconnaissance des droits fondamentaux. La troisième section 3) **Bâtir le Canada de demain: Les jeunes font la différence aujourd'hui**, porte sur les jeunes en tant que bâtisseurs de notre avenir.

Le numéro débute sur trois textes liant l'espoir à l'impératif de reconnaître et de corriger les inégalités et les injustices qui continuent de sévir dans notre société. Dans son allocution de bienvenue, transcrite ici, le ministre du Patrimoine canadien Steven Guilbeault évoque le pouvoir transformateur des récits: «c'est le partage de nos expériences de vie qui nous met sur la voie de la guérison et de rapports plus enrichissants». Il confirme également l'engagement de son gouvernement à construire une société plus inclusive en combattant le racisme, la discrimination, l'exclusion et les obstacles à l'épanouissement personnel qui désavantagent les communautés minoritaires.

Dans son discours d'ouverture percutant et puissant, la très honorable Michaëlle Jean fait une inculpation poétique et sans concession des injustices passées et présentes, évoquant les personnes laissées pour compte par la pandémie et condamnant les points aveugles structurels qui ont conduit, entre autres, au meurtre brutal de George Floyd. Si nous voulons que l'espoir s'épanouisse, insiste Madame Jean, nous devons avoir le courage de regarder la réalité

en face, et d'éradiquer la haine et l'indifférence qui étouffent et empoisonnent notre monde.

Le philosophe Charles Taylor trouve également de l'espoir dans l'opportunité que l'adversité mondiale nous offre. La pandémie de la COVID-19 et le meurtre déchirant de George Floyd qui a stupéfié le monde entier ont mis à nu les inégalités structurelles qui entravent toute action communautaire. Ces événements ont fait ressortir l'importance essentielle de la solidarité pour notre survie. La crise nous a offert une chance de renouveau, une ouverture pour tirer des leçons et agir en fonction de ces enseignements, une chance que Taylor espère ne pas voir gaspillée.

La première section 1) **Inspirante immigration: Histoires de courage et d'espoir** présente quatre témoignages remarquables d'immigrants qui ont fait preuve d'un courage exemplaire et ont triomphé de l'adversité. Ces histoires sont celles d'un olympien, d'un innovateur, d'une parlementaire et d'un casque bleu. Né en Somalie dans les griffes de la guerre civile, Mohammed Ahmed a commencé à compétitionner en tant que coureur à l'adolescence et a triomphé sur des obstacles qui paraissaient insurmontables pour devenir un olympien et un médaillé de bronze aux championnats du monde d'athlétisme de 2019.

Can Nguyen, l'un des quelque deux millions de *boat people*, a quitté son Vietnam natal en 1980 et a échappé de justesse à la mort pour devenir un éco-innovateur primé qui a trouvé des moyens créatifs et écologiques de transformer les déchets en source de croissance.

Jean Augustine est venue de Grenade dans le cadre

d'un programme qui lui a permis d'obtenir sa résidence permanente au Canada en échange d'une année de travail comme employée domestique. Elle a ensuite incarné une série de premières, devenant la première députée et ministre afro-canadienne du gouvernement canadien et laissant un héritage durable en tant que mentore et militante des droits humains.

Le major Samson Young a fui le Laos, a vécu dans un camp de réfugiés en Thaïlande, et s'est finalement installé au Canada où il s'est distingué en tant que casque bleu dans les Forces armées canadiennes. Il est une source d'inspiration par son désir perpétuel d'apprendre et de transmettre ses connaissances.

La section 2) **Apprendre de l'histoire: Transcender le passé, transformer l'avenir** met en lumière les batailles historiques durement gagnées pour le respect et la reconnaissance des droits des minorités. Les témoignages démontrent que même lorsque les luttes semblent sans espoir à première vue, le courage de se lever et de persévérer a le pouvoir de transformer notre avenir. Michelle Douglas était une fière membre de l'armée canadienne avec un brillant avenir devant elle. Ceci, jusqu'à ce qu'elle soit soumise à un interrogatoire intense et finalement renvoyée du service à cause de son orientation sexuelle. Avec un groupe d'autres militants, elle a contesté le système, renversé la politique et obtenu des excuses historiques pour la communauté LGBTQ+.

Jean Teillet, arrière-petite-nièce de Louis Riel et auteure d'un livre racontant l'histoire du Canada du point de vue des Métis, illustre le pouvoir d'enseigner à nos enfants à investir dans un avenir meilleur même lorsque les résultats immédiats sont

impossibles. Rosemary Sadlier raconte la ténacité requise pour qu'une mère au foyer convainque les autorités à reconnaître officiellement le Mois de l'histoire des Noirs au Canada. La sénatrice Wanda Bernard partage son extraordinaire parcours en tant que l'une de treize enfants sans père vivant dans une extrême pauvreté et fréquentant une école ségréguée. Elle s'engagea en tant que militante des droits civils, entama une carrière en travail social et fut nommée au sénat canadien.

La dernière section 3) **Bâtir le Canada de demain: Les jeunes font la différence aujourd'hui**, se concentre sur les jeunes, leur potentiel et leurs talents uniques en tant que futurs bâtisseurs de notre pays. En s'appuyant sur les données de deux enquêtes menées auprès de jeunes de 12 à 17 ans, Ashley Manuel, directrice exécutive de l'AEC, réfléchit à l'optimisme et à la résilience de ces jeunes Canadiens. Ceux-ci sont rarement sollicités, même en pleine pandémie sans précédent avec tous les défis et les difficultés que celle-ci comporte. Ilona Dougherty, une experte fréquemment consultée sur les capacités uniques des jeunes, réfute les idées fausses et négatives sur ce groupe connu sous le nom de génération Z. Elle précise que leurs capacités uniques seront essentielles pour faire face aux problèmes du 21<sup>e</sup> siècle. Elle observe un impact peut-être inattendu mais néanmoins positif de la pandémie, soit la solidarité intergénérationnelle, nourrie par la période de confinement en famille et qui nous aidera sans aucun doute à relever les défis qui nous attendent.

Deborah Morrison, présidente et directrice générale d'Expériences Canada, le plus grand et le plus ancien programme de voyages et d'échanges pour les jeunes au Canada, décrit la jeunesse

canadienne comme étant activement engagée dans la lutte pour la justice sociale et animée du désir de provoquer des changements. Elle souligne leur remarquable résilience et leur leadership et nous présente cinq jeunes leaders exceptionnels qui façonneront le Canada de demain. Tessa Erikson, membre de la Première nation Nak'azdli Whut'en, a créé une application pour revitaliser le Dakehl, la langue maternelle de son peuple. Emma Lim a créé et mobilisé un impressionnant réseau d'étudiants militants contre le changement climatique. Stella Bowles a utilisé les médias sociaux pour alerter son quartier à propos du grave problème de pollution dans la rivière locale. Elle a réussi à pousser les trois niveaux de gouvernement à s'attaquer au problème et à le corriger. Abhayjeet et Sukhmeet Singh Sachal sont un duo de frères devenus des connecteurs culturels. Dans l'article final de la publication, les frères racontent comment une tragédie a déclenché un mouvement et conduit à la création d'une fondation rassemblant des jeunes pour faire tomber les silos.



**MOT DE BIENVENUE DU MINISTRE  
DU PATRIMOINE CANADIEN,  
L'HONORABLE STEVEN GUILBEULT**



CHAMBRE DES COMMUNES  
CANADA

Distingués invités, chers amis,

C'est un plaisir d'être avec vous pour célébrer le Canada et entendre vos témoignages d'espoir.

Je vous parle de Montréal, sur le territoire traditionnel de la Première Nation des Mohawks, et je suis honoré de me joindre à un groupe aussi inspirant.

Merci à l'Association d'études canadiennes et à tous ses partenaires de nous avoir réunis. Bien souvent, c'est le partage de nos expériences de vie qui nous met sur la voie de la guérison et de relations plus significatives.

Cette semaine est une semaine de célébration au Canada. Il n'y a pas de meilleur moment pour reconnaître et saluer tout ce que nous devons en tant que société aux peuples autochtones, aux francophones et aux Canadiens de toutes origines?

Cette année en particulier, nous nous souvenons que le Manitoba a rejoint la Confédération il y a 150 ans grâce aux efforts de la nation métisse.

Nous avons parcouru un long chemin dans toute cette histoire. Assez loin pour commencer à réaliser tout le chemin qu'il nous reste à parcourir pour faire de ce pays un pays véritablement inclusif.

En effet, les dernières semaines nous ont rappelé qu'au Canada, nous pouvons faire mieux.

Que l'on parle de racisme contre les Autochtones, les Noirs ou les Canadiens d'origine asiatique...

Que l'on parle de discrimination envers les femmes ou la communauté LGBTQ2...

Que l'on parle d'obstacles à l'épanouissement des jeunes ou des groupes en situation minoritaire...

Tout cela n'a pas sa place dans notre société. Et pourtant, on en voit encore. C'est même une réalité quotidienne pour des millions de personnes au Canada.

C'est pourquoi notre gouvernement met les bouchées doubles pour bâtir un Canada plus inclusif pour tout le monde : un pays où chaque personne a les mêmes droits et des chances égales de réussir.

Au cours des derniers mois, j'ai travaillé en étroite collaboration avec mes collègues ministres, Bardish Chagger et Mélanie Joly, pour mettre en place une série de programmes et d'initiatives.

Notre stratégie de lutte contre le racisme nous amène à collaborer avec nos partenaires gouvernementaux et non gouvernementaux, les peuples autochtones et divers groupes communautaires pour déterminer ce qui doit être fait et travailler à la réalisation de ces objectifs.

Nous nous efforçons également de mieux soutenir les Canadiens noirs et de mettre en place les conditions nécessaires à la préservation et à la revitalisation des langues autochtones.

Les jeunes font partie intégrante de tout cela. Notre politique de la jeunesse vise à faire participer les jeunes à la construction de l'avenir et à l'élaboration des décisions qui les concernent.

Ce qui me ramène à l'idée que j'aimerais saluer les jeunes parmi nous qui vont s'attaquer aujourd'hui aux questions relatives aux langues autochtones et à l'environnement<sup>1</sup>.

L'engagement de notre gouvernement envers les communautés LGBTQ2 se traduit également par un certain nombre d'actions, telles que l'interdiction des thérapies de conversion, la protection des droits des personnes et le soutien des célébrations de la fierté.

Enfin, notre appui de longue date aux communautés de langue officielle en situation minoritaire demeure entier.

Partout au pays, ces communautés peuvent trouver en notre gouvernement un allié fidèle et profondément convaincue du rôle essentiel, unique et remarquable qu'ils jouent dans l'essor de notre société.

Nos efforts sont multiples, mais ils servent une seule cause : celle d'un Canada toujours plus inclusif, sécuritaire, ouvert et accueillant.

Aujourd'hui, nous avons une occasion en or de nous ouvrir à l'autre et de lui tendre l'oreille pour entendre ses récits, ses poèmes, sa musique et surtout ses mots d'espoir. Profitons-en!

Bonne rencontre!

---

1 L'un des panels de la conférence est intitulé « Construire le Canada de demain » Bâtir le Canada de demain : Les jeunes font la différence aujourd'hui. La liste des panélistes figure dans [le programme bilingue](#).

MOT D'OUVERTURE

## LA VÉRITÉ, POUR RENAÎTRE À NOUS-MÊMES

LA TRÈS HONORABLE MICHAËLLE JEAN

---

La très honorable Michaëlle Jean est la 27<sup>e</sup> gouverneure générale, commandante en chef du Canada, ancienne envoyée spéciale de l'UNESCO en Haïti, 3<sup>e</sup> secrétaire générale de La Francophonie, et cofondatrice de la Fondation Michaëlle Jean.

Chers amis,

Je veux d'abord saluer, et je le dis avec tout mon amour et une infinie reconnaissance, les Premiers peuples qui portent, depuis des temps immémoriaux, le souffle et l'âme de cet immense, ce magnifique territoire boréal qu'est le Canada.

« Nos frères et nos sœurs autochtones persistent à nous rappeler, sans cesse, ce trésor et cette mémoire qu'ils détiennent et qu'ils souhaitent partager avec nous et avec le reste du monde, l'importance de sauvegarder ce territoire et toute la vie qu'il abrite. »

---

Ce territoire n'a pas de secrets pour les Premières Nations, les Métis et les Inuits qui sont les gardiens et les garants d'un si riche patrimoine millénaire, à la fois naturel, culturel et linguistique, matériel et immatériel, dont nous ne pouvons apprécier aujourd'hui qu'une infime partie.

La perte est abyssale. Combien de langues et de traces en effet disparues, privant ainsi d'un savoir indispensable non seulement les peuples dont l'identité et l'existence en sont le substrat, mais nous tous, l'humanité dans son ensemble.

Nos frères et nos sœurs autochtones persistent à nous rappeler, sans cesse, ce trésor et cette mémoire qu'ils détiennent et qu'ils souhaitent partager avec nous et avec le reste du monde, l'importance de sauvegarder ce territoire et toute la vie qu'il abrite. Ils le disent avec ferveur, dans le cœur battant et

vibrant des tambours, leurs chants et leurs incantations, leurs danses et leurs récits qui évoquent non seulement le Créateur, mais convoquent aussi les esprits des ancêtres, leurs précieux enseignements, l'appréciation de tous les savoirs et de toutes les connaissances qu'ils nous ont légués.



Sommet pancanadien des communautés noires, Ottawa, février 2019.

La parole des peuples autochtones est si profonde qu'elle m'émeut toujours. Elle témoigne de tant d'épreuves, de souffrances et de blessures.

Elle est surtout une parole de résistance, dans des mots aussi fiers que tenaces qui ont su traverser cinq siècles de colonialisme et de luttes.

Des mots qui disent aussi leur imparable volonté de sauvegarder leurs expériences, leurs savoirs, de partager leurs histoires, leurs traits de civilisation, leur rapport au monde, au caractère sacré de toutes les créatures et au territoire.

Quelle douleur pour ces premiers habitants de se voir perpétuellement exclus, marginalisés sur cette

terre qui est la leur et dont ils ont été si abruptement dépossédés, alors qu'ils ont tant donné et qu'ils ont encore tant à offrir.

Et c'est en ces termes que les peuples autochtones souhaitent être entendus, pour que nous puissions penser avec eux, un avenir en commun.

Gouverneure générale du Canada, lorsque le 15 octobre 2009, j'ai eu l'immense privilège de procéder au lancement de la Commission Vérité et Réconciliation, avec des survivantes et des survivants des écoles résidentielles, accompagnés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, j'ai eu ces mots :

« Quand le présent ignore les torts du passé, l'avenir n'a de cesse de se venger. C'est pourquoi nous ne devons jamais, au grand jamais, nous détourner de chaque occasion qui nous est offerte de confronter l'histoire ensemble – chaque occasion de réparer un tort doit être saisie. »

Or, n'est-ce pas de cela dont il est plus que jamais question, en cette période de conflits sociaux, le regard plongé dans ce que cette pandémie nous révèle ?

Nous voyons combien il est impératif que nous, Canadiennes et Canadiens de tous les horizons, sachions nous unir, en nous souvenant de là d'où nous venons, de nos écueils, des temps difficiles et douloureux, du long chemin parcouru, comme de nos nombreux accomplissements, les acquis et les valeurs que nous voulons continuer de voir triompher pour aller de l'avant, ensemble.

Nous ne pouvons célébrer le Canada que sur cette

grande espérance, si urgente, si fondamentale et fondatrice.

En ces temps de toutes les incertitudes et de toutes les angoisses, qui sait dans quel état nous sortirons de cette crise ?

Après que nous ayons dû nous tenir à distance les uns des autres, nous confiner, fermer usines, bureaux et entreprises des mois durant, verrons-nous avec une infinie tristesse nos efforts s'effondrer ?

Nous avons craint. Nous avons vu plusieurs de nos aînés nous quitter, sans que nous ayons pu les accompagner, en toute dignité dans leurs derniers moments ni leur rendre l'hommage qui leur était dû.

Ce chagrin ne nous quitte pas.

Le voile est enfin totalement levé sur les mauvais traitements infligés à nos aînés.

Il a fallu une pandémie, pour que l'horreur et les conséquences de nos aveuglements irresponsables soient prises en compte, dans la honte.

Il aura fallu une pandémie pour que soient prises en compte, dans la honte, les conséquences horribles de toutes nos négligences, de l'irresponsabilité derrière nos aveuglements structurels.

Et nous devons tout faire pour que la bonne volonté exprimée se traduise en actions.

Pour nos communautés les plus délaissées, pour les plus vulnérables d'entre nous, pour les jeunes frappés par l'exclusion, pour les femmes

maltraitées et en danger ainsi que leurs enfants, pour les migrants, les demandeurs d'asile et les travailleurs saisonniers, nous voyons se produire le pire et nous redoutons fortement que les fossés ne se creusent toujours davantage.

« Il aura fallu une pandémie pour que soient prises en compte, dans la honte, les conséquences horribles de toutes nos négligences, de l'irresponsabilité derrière nos aveuglements structurels. »

---

Ce qui nous permet cependant d'espérer c'est la vaillance des femmes et des hommes qui sont aux premières lignes, en très grand nombre des immigrants qui ne reculent devant aucun effort, mais, bien au contraire, qui répondent à l'appel du devoir avec un dévouement forçant l'admiration et qui affrontent tous les risques pour atténuer des souffrances, sauver des vies, maintenir et assumer des services essentiels.

Je me souviens de ma mère, infirmière psychiatrique et gériatrique qui avait cette même vocation, cette même ardeur au travail. Tout comme ma tante, qui est morte seule à Montréal dans un centre de soins de longue durée terrassée par la COVID-19. Aucun membre de sa famille n'a été autorisé à l'accompagner.

Notre gratitude va également à ces chaînes de solidarité qui persistent pour s'assurer que les réalités, les voix des plus fragiles et des plus démunis soient entendues.

Ce qui s'exprime avec force également ces jours-ci, c'est un niveau d'exigence très élevé pour le respect de la vie, des droits, de l'État de droit, des principes et des valeurs. Des citoyennes et des citoyens descendent par milliers dans les rues pour réclamer, exiger, se prononcer, avec un souci constant de vigilance.

La brutalité et le supplice infligés à George Floyd, lors de cette interpellation policière meurtrière à Minneapolis aux États-Unis, n'ont pas manqué de susciter l'indignation et l'effroi.

L'homme noir cloué au sol.

L'homme blanc en uniforme, bien à son aise, qui appuie de tout son poids son genou sur la nuque de sa proie.

L'homme noir gémissant de douleur et disant clairement qu'il meurt.

L'homme blanc en uniforme, bien à son aise, appuyant davantage pour lui couper le souffle et qui lui donne la mort.

George Floyd n'est ni le premier et non plus le dernier à subir cette rage. La liste est longue et accablante. Pas seulement aux États-Unis. Ailleurs et chez nous aussi.

La liste où figure désormais le nom de George Floyd est aussi interminable qu'accablante, elle témoigne d'une furie meurtrière qui fauche des vies partout.

La brutalité policière, l'usage de force excessive, le profilage racial, Noirs et autochtones en savent quelque chose.

« L'air est en effet devenu de plus en plus irrespirable, vicié par la haine de l'autre. »

---

Combien de statistiques, de données, de rapports, d'études et de ces images d'agressions et de brutalité qui disent à l'évidence le caractère odieux du racisme.

Ce qui revient à notre souvenir ce sont les marques et les stigmates de l'histoire coloniale qui a fait des Noirs et des peuples indigènes, et cela des siècles durant, les derniers des derniers en les privant de leur humanité. Qu'on se souvienne des Noirs et des autochtones réduits ensemble à l'esclavage dès les années fondatrices de ce pays et sur tout ce continent.



Sommet pancanadien des communautés noires, Ottawa, février 2019.

Mais l'espoir que cela change est à notre portée. Il est dans les cœurs et dans le courage de ces milliers et milliers de manifestants, toutes couleurs et origines confondues, en grande majorité des jeunes qui, défiant la pandémie, n'ont pas hésité à défiler dans plusieurs villes au Canada, comme ailleurs dans le

monde, en scandant « *Black Lives Matter!* La vie des Noirs aussi compte! Toutes les vies comptent!» et en reprenant les derniers mots de George Floyd « *I can't breathe!* J'étouffe!»

L'air est en effet devenu de plus en plus irrespirable, vicié par la haine de l'autre, les relents fétides de la xénophobie, du racisme contre les Noirs, les basanés, les Asiatiques, les autochtones, tant d'incidents brutaux et mortels homophobes ou encore contre les musulmans, l'antisémitisme récurrent, l'extrémisme, le terrorisme, les fusillades et les massacres, certains visant les femmes. Cette folie étouffe et empoisonne le monde.

Mais pire encore, il y a l'indifférence.

Est-ce trahir notre pays que de dire que le racisme est systémique, c'est-à-dire sournoisement lové dans les mentalités, les partis pris et les pratiques dans bien des secteurs de notre société, entreprises et institutions?

Est-ce trahir notre pays que de dire que ce racisme systémique mine et détruit des vies?

Certains le pensent et préfèrent se réfugier dans le déni.

L'espoir est dans le désir de servir notre pays, en n'hésitant pas à nous livrer au devoir de vérité, en réclamant à hauts cris un nouveau départ. Rien ne met plus en évidence cette volonté que l'appel à mettre fin à la discrimination et au racisme systémiques.

Des citoyennes et des citoyens, des collectivités entières se lèvent et exigent davantage, parlent haut

et fort et demandent que des actions soient prises. Respect! Reconnaissance! Équité pour toutes et pour tous!

L'heure est venue, je crois, pour nous d'agir et de construire notre avenir ensemble sur les bases solides de tout ce que nous avons en partage, les valeurs d'un humanisme universel, en mettant le meilleur de nous-mêmes au service de la justice.

L'espoir réside dans notre sentiment d'urgence, nos appels pressants à combattre toutes les formes d'inégalité économique et sociale, à faire en sorte que toutes et tous puissent jouir des mêmes droits à la liberté, à la tranquillité d'esprit, à la dignité en toute sérénité, au bien-être physique et psychologique, à la sécurité, avoir des conditions de vie décente et une même assurance face à l'avenir.

L'espoir est dans cette volonté si fortement exprimée et manifeste de faire tomber les murs de l'indifférence, de faire entendre ce que produit l'exclusion et de faire comprendre qu'elle est l'une des pires agressions et qu'elle induit tant de violences.

L'espoir est dans la mobilisation de toutes nos forces vives et citoyennes qui réclament des politiques publiques sans compromis face aux iniquités.

L'espoir est dans toutes nos qualités et nos capacités réunies, notre intelligence collective pour rien d'autre que l'éradication de toutes les formes de discrimination et d'injustice.

L'espoir est dans toutes nos voix rassemblées, frères et sœurs de la même race, d'une même race humaine assoiffée de changement, unis par tous ces gestes qui font la différence et qui nous

permettent d'avancer, de vaincre la terreur, la cruauté et le mépris.



Comité de planification pour le Sommet pancanadien des communautés noires, Halifax, mars 2020 (reporté à mars 2021-2022)

Chers amis,

Le Canada que nous aimons, que nous voulons célébrer aujourd'hui, ne peut-être du mauvais côté de l'histoire.

Nous ne laisserons pas le pays que nous aimons partir à la dérive, à contre-courant de l'espoir qui est à notre portée, même en ces temps difficiles.

**« Cet espoir demande aussi du courage. Celui de ne pas détourner le regard, mais de bien voir, bien comprendre pour mieux agir et de manière inclusive et exemplaire. »**

---

Cet espoir suppose que nous ne ménagions aucun effort et que nous demeurions surtout vigilants.

Nous marquons cette journée du multiculturalisme, cet idéal érigé en système au Canada et dont nous célébrerons 50 ans de mise en pratique, chargé de bonnes intentions, se voulant à contrecourant de l'assimilation, voulant mettre en relief la richesse de notre diversité.

Toutefois, l'idéal du multiculturalisme que nous célébrons aujourd'hui ne doit pas nous détourner de la somme des inégalités et des injustices persistantes qui compromettent notre capacité à bien vivre ensemble.

Cet espoir demande aussi du courage. Celui de ne pas détourner le regard, mais de bien voir, bien comprendre pour mieux agir et de manière inclusive et exemplaire.

J'ai entendu « Rien qui nous concerne ne doit se penser, ni se réaliser, sans nous ! » et je suis d'accord. Le changement que nous voulons est une approche inclusive, une œuvre collective, une responsabilité partagée.

La voix des opprimés, leur expérience et leurs perspectives font partie de la solution.

Voici donc venu le temps de tous nos espoirs, de tenir compte et de reconnaître la somme des pierres que des femmes, des hommes, des jeunes, des organisations et des institutions apportent à l'édifice, à l'édification du pays que nous voulons, un Canada fondé sur la justice et l'équité.

# RENOUVEAU

CHARLES TAYLOR

---

Charles Taylor, CC GOQ FRSC FBA, professeur émérite, Université McGill, philosophe politique canadien, auteur de *Sources du moi* et de *L'âge séculier* et co-auteur d'un livre à paraître sur les dégénérescences de la démocratie, co-président de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement liées aux différences culturelles (pour le gouvernement du Québec), Montréal, Québec. Le professeur Taylor est surtout connu pour ses contributions à la philosophie politique, à la philosophie des sciences sociales, à l'histoire de la philosophie et à l'histoire intellectuelle. Ses travaux lui ont valu le prix Kyoto, le prix Templeton, le prix Berggruen de philosophie et le prix John W. Kluge.

Merci beaucoup. Je suis très, très heureux d'être ici avec vous. Aujourd'hui, nous parlons d'espoir, et je pense que nous vivons l'un des moments potentiellement les plus porteurs d'espoir que j'aie vécus depuis longtemps, et tout cela à la suite de deux terribles événements : tout d'abord, la pandémie de la COVID-19, et ensuite le meurtre épouvantable de George Floyd.

Je suis convaincu que la réaction mondiale à la mort de Floyd, qui a été vraiment extraordinaire, non seulement aux États-Unis et au Canada mais dans le monde entier, doit quelque chose au moment où elle s'est produite – au milieu de la pandémie. Je considère que la pandémie de la COVID-19 – et cela a été dit et répété – ressemble en quelque sorte

à une expérience de guerre. Tout le monde se sent menacé. Tout le monde a des amis et des membres de sa famille qui ont soit contracté ou pourraient contracter la maladie, donc tout le monde est en danger. Et ce sentiment d'être tous dans le même bateau peut produire, et a produit, un sentiment de solidarité dans presque tous les pays du monde. C'est tout à fait remarquable. Les pays et les communautés qui avaient connu des tensions auparavant éprouvent maintenant le sentiment qu'ils doivent s'unir pour arrêter la propagation de la pandémie.

Les pays et les communautés qui avaient connu des tensions auparavant éprouvent maintenant le sentiment qu'ils doivent s'unir pour arrêter la propagation de la pandémie.

Nous avons également pris pleinement conscience, au fur et à mesure de la progression de la pandémie, de ce que nous avons négligé de faire, une négligence qui a rendu la menace de la COVID-19 d'autant plus grande. La menace qui pèse sur nos systèmes de santé qui ont été mis à mal, le grave manque de dispositions pour assurer la sécurité de nos aînés. Une telle négligence, qui avait été quelque peu cachée au grand public auparavant, est soudainement devenue très évidente. La COVID-19 a révélé que nous avions vraiment les mauvaises priorités à bien des égards.

La production de biens destinés à la consommation individuelle se voit accorder une priorité beaucoup trop élevée, tandis que la production de biens destinés aux besoins collectifs se situe beaucoup trop bas dans l'échelle des priorités. Cela est vraiment revenu nous hanter.

De plus, nous commençons à voir avec plus de clarté les grandes inégalités qui existent dans notre société. Il est évident que certaines populations vulnérables sont beaucoup plus exposées, souffrent beaucoup plus de la -19, pour des raisons liées à leurs conditions sociales et économiques, à leurs conditions de vie et de logement, à leur manque d'accessibilité aux institutions de santé, ainsi qu'au racisme et aux préjugés, entre autres.

La COVID-19 a créé une sorte de radiographie de notre société, où toutes les lacunes et les défaillances ont été mises à nu. Et c'est dans ce contexte que le meurtre de Georges Floyd a eu lieu, un événement qui a été complètement traumatisant pour moi, et, à en juger par la réaction dans le monde entier, traumatisant à grande échelle. Et il a déclenché des réactions beaucoup plus fortes et donc beaucoup

plus saines que ce que nous voyons habituellement dans le cours normal des choses.

La réaction au meurtre de George Floyd est intervenue à un moment où nous étions disposés à un mouvement de solidarité, car nous avons pris conscience que la pandémie touchait certains groupes de manière très disproportionnée. Ce fut le cas non seulement aux États-Unis, mais aussi dans de nombreux autres pays. Nous avons donc assisté à ce formidable mouvement. Je ne suis pas vraiment étonné de le voir aux États-Unis ou de voir que la réaction à cette pandémie a franchi la frontière canadienne, mais il est surprenant de voir que ce mouvement se soit répandu dans le monde entier.

On peut s'interroger sur ce qui a provoqué cette incroyable réaction. La motivation qui sous-tend le mouvement est ce qui nous donne des raisons d'espérer. Parce que nous voyons maintenant des gens, beaucoup de gens, pas seulement des jeunes, qui réclament un véritable changement, qui insistent avant tout que nous égalisions les choses, que nous créions des conditions égales là où existent de grandes inégalités. Ceux qui protestent exigent également que nous fassions tomber certaines des barrières qui existent dans nos sociétés, que nous soyons unis comme jamais auparavant. Cette exigence d'éliminer les barrières est dans la nature même de la solidarité, et elle s'est répandue comme une marée humaine à travers le monde. Elle vise à lutter contre la discrimination et les inégalités, et à favoriser la création de voies de communication plus importantes entre les personnes.

Il y a des réalités qui inquiètent vraiment les gens dans la situation actuelle, dont certaines sont soudainement devenues insupportables. La première

est que beaucoup d'entre nous, dans notre société, vivent dans des conditions très privilégiées, et qu'en raison de la richesse que notre économie et notre technologie ont produite, nous avons des vies qui vont bien au-delà de celles de nos ancêtres. Vous voyez devant vous un vieil homme et j'ai vécu bien au-delà de ce qui aurait été considéré comme l'âge normal il y a 50 ans. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Mais maintenant, il est inévitable de comprendre, surtout quand on voit ce qui s'est passé pendant la pandémie, que notre privilège existe au détriment des personnes qui ne bénéficient pas de ces mêmes avantages. Nous bénéficions de ressources qui viennent à nous plutôt qu'à eux. Nous avons pris conscience des privilèges exceptionnels dont nous jouissons et qui rendent notre vie si merveilleuse, et en même temps du fait que ce niveau de vie est souvent atteint aux dépens des autres. Cela provoque un sentiment très désagréable, difficile à vivre sans vouloir corriger les déséquilibres. Nous voulons apporter les changements nécessaires pour que chacun ait accès à cette vie merveilleuse que notre modernité a rendue possible.

Voilà le premier objectif. Le deuxième est de faire tomber les barrières entre les différentes personnes et les différents groupes, afin que nous puissions enfin nous reconnaître mutuellement comme étant sur un pied d'égalité. Ce sont deux aspects de la réponse à la pandémie et au meurtre de George Floyd qui sont très, très puissants. Certains d'entre nous font maintenant pression sur nos systèmes politiques et nos systèmes sociaux pour qu'ils s'attaquent à ces obstacles.

Il y a également un autre problème, à savoir le fardeau de la haine. Il y a beaucoup de haine dans nos sociétés en raison des prétextes fallacieux qui

nous opposent les uns aux autres. Nos sociétés se sont montrées très habiles à adopter des attitudes de haine et à se mobiliser contre ceux que l'on décrit comme étant les autres. Cette haine est un fardeau qui nous ronge de l'intérieur et n'est pas une bonne façon de vivre. Cependant, ce fardeau de la haine est une chose à laquelle nous pouvons nous attaquer, que nous pouvons éliminer. Les groupes qui ont été l'objet de la haine sont nos frères, nos sœurs, nos concitoyens. L'élimination de cette haine parmi nous finira par créer un sentiment de grand soulagement.

**« Nous devons aller de l'avant et nous attaquer aux problèmes qui sapent notre solidarité tout en relevant le défi du réchauffement climatique qui nous menace. »**

---

Je crois que nous vivons un moment, dans le sillage du mouvement George Floyd, où les gens sont de plus en plus conscients de la nécessité d'apporter ces changements. Mais voilà le problème – ce n'est qu'un moment. C'est un moment qui peut passer et être oublié. Pour une part, nous traversons cette période et nous rêvons de revenir à la normale. D'un autre côté, certains d'entre nous veulent revenir non pas à « cette normalité », mais à une nouvelle sorte de normalité. J'imagine qu'à mesure que nous avançons, ces deux désirs contradictoires vont s'éloigner l'un de l'autre. Nous serons témoins de forces politiques qui diront d'une part: « Oh, nous sommes tellement endettés, nous sommes endettés jusqu'au cou, nous ne pouvons pas nous offrir un meilleur système de santé, de meilleures conditions pour redresser la situation de certaines

populations qui ont été exclues». Et d'autres voix s'élèveront:»Non, au contraire, nous ne pouvons pas revenir à ce qui existait avant. Nous devons aller de l'avant et nous attaquer aux problèmes qui sapent notre solidarité tout en relevant le défi du réchauffement climatique qui nous menace». Et je prévois que nous allons avoir une énorme lutte pour savoir laquelle de ces directions prendre.

Il n'y a aucun doute dans mon esprit quant à celle que nous devrions prendre, mais si nous prenons l'option de revenir à l'ancienne «normale», ce merveilleux moment d'opportunité aura été gâché, et ce serait une grande tragédie. Nous avons de l'espoir aujourd'hui parce qu'il y a de réelles raisons d'espérer, mais seulement si nous tenons compte de l'appel au changement que nous entendons actuellement dans le monde entier.

Je vous remercie sincèrement.

## L'OLYMPIEN NOMADE

MOHAMMED AHMED

---

Mohammed Ahmed est un coureur de fond canadien. Ahmed a remporté la médaille de bronze au 5000 m aux Championnats du monde d'athlétisme de Doha en 2019, le premier Canadien à remporter une médaille dans cette épreuve. Il a également été deux fois médaillé d'argent aux Jeux du Commonwealth dans les épreuves du 5000 et du 10 000 m. Ahmed a participé aux Jeux olympiques de l'été 2012 et 2016. Il a également couru le onzième 5000 m en salle le plus rapide de l'histoire à Boston en 2017, établissant par la même occasion le record national canadien. Né à Mogadiscio, en Somalie, de Said Yusuf et Halimo Farah, il est arrivé au Canada à l'âge de 11 ans et a commencé à courir sur piste à l'âge de 16 ans. La famille d'Ahed est originaire d'Hargeisa, au Somaliland.

Chaque fois qu'on me demande de partager mon histoire, je suis toujours un peu hésitant. Je ne suis pas sûr de la raison exacte de cette réticence, à part peut-être l'ennui que m'inspire le nombre de fois où j'ai dû la raconter. Mais une autre raison peut être de savoir que le Canada est construit sur le dos de l'immigration et se nourrit de millions de personnes ayant exactement la même histoire. Dans ce contexte, la mienne ne semble pas si spéciale ou différente de celle de l'immigrant typique et même de l'histoire canadienne plus vaste. Cela ne signifie pas pour autant que je considère comme insignifiante la nécessité de partager des idées et des expériences et de montrer l'impact positif que cela peut avoir dans la société.

Vous pouvez choisir d'identifier quelqu'un par différents moyens, et en ce qui me concerne, mon mode de vie nomade est un moyen intéressant. Je me décrirais comme quelqu'un qui n'était pas destiné à être ici. Excusez le mélodrame, mais je dis cela en me basant sur les circonstances de ma naissance. Je suis né en Somalie, le pays qui se trouve à l'extrémité orientale de l'Afrique, à cheval sur l'océan Indien et la mer Rouge.

J'y suis né en 1991, au plus fort de la guerre civile dans le pays. La chose sur les conflits, c'est qu'ils déplacent les choses et évidemment les gens, mais la façon dont mes parents ont tenu bon ensemble à 22 et 23 ans et ont décidé de me mettre au monde

est un témoignage de leur esprit indomptable. Deux mois après ma naissance, mes parents ont décidé de s'enfuir pour se mettre à l'abri. J'aime à penser qu'ils en ont finalement eu assez de cette vie criblée de balles, marquée par une énorme incertitude, mais mon arrivée a été la chose qui leur a finalement donné le courage de partir.

Mes parents sont arrivés au Kenya dans un camp de réfugiés, puis grâce à l'aide financière d'oncles résidant à l'étranger, ils ont pu se réinstaller à Nairobi. C'est là que nous avons vécu pendant un certain temps jusqu'à ce que mes parents décident inopinément de déraciner à nouveau notre famille grandissante, cette fois dans des circonstances légèrement différentes de celles de notre premier déménagement. Pour des raisons logistiques, mon père n'allait pas faire le voyage avec nous cette fois-ci. En novembre 2001, alors que l'hiver approchait, ma mère, mes frères jumeaux Kadar et Ibrahim, mon petit frère Hamza, âgé de deux ans, mon cousin et moi ne sommes arrivés au Canada, avec rien d'autre que les quelques valises contenant nos vêtements spécifiques à la météo africaine.

Je me souviens de notre première année à 18 mois au Canada et je me rappelle que tout ce que je faisais, c'était me plaindre. C'est une dissimilitude avec notre lieu d'origine, l'étrangeté de la langue, la façon dont mes amis, mon père et moi, le soleil me manquaient. Je me souviens d'un jour précis en particulier. Ma mère m'a entraîné avec elle pour faire une course d'épicerie en utilisant notre seul moyen de transport en ville pendant cette période, les transports publics. Alors que nous attendions l'arrivée du bus, qui avait quelques minutes de retard en cette froide journée d'hiver, je me suis tourné vers ma mère, gelé, et lui ai demandé : « pourquoi

maman ? Pourquoi sommes-nous venus ici ? Nous ne connaissons personne et nous n'avons rien. Comment sommes-nous censés y arriver ? » Après quelques minutes de réponse : « Calme-toi, détends mon fils » et je n'ai pas arrêté de me plaindre, ma mère a utilisé un poème en somali pour me calmer. Elle a récité :

*Oh, toi je t'ai porté le premier avec délice  
Quelles que soient les circonstances de la vie  
Peu importe à quel point la situation est difficile  
Peu importe qui pourrait attaquer la nuit  
Ou en mer, qui pourraient se croiser en plein vol  
Nous recherchons la protection dans la puissance d'Allah  
Car sa compagnie n'est jamais hors de vue  
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur  
De notre situation actuelle, nous ressusciterons  
De l'incertitude nous prendrons notre envol  
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur  
L'avenir est plein de lumière vive  
Alors, chéri, n'hésite jamais de peur.*

C'était une adaptation au froid difficile et amère, mais nous avons pu y arriver.

Les leçons que j'ai tirées de l'installation de ma famille au Canada sont nombreuses, mais quelques-unes d'entre elles se distinguent : tout d'abord, il faut prendre des risques dans tout ce qu'on entreprend. Ma mère a décidé d'emmener ses enfants dans un pays qu'elle connaissait très peu, était incapable de parler la langue, sans père ou figure masculine pour l'aider à élever quatre garçons, ce qui représente une énorme responsabilité. Comment savait-elle que nous allions rester sur le droit chemin et vivre la vie qu'elle envisageait pour nous ? Elle ne le savait pas. Elle a seulement pris ce qu'elle pensait être la meilleure décision pour elle et ses enfants, déra-

cinant toute son existence et espérant le meilleur. Comment a-t-elle réussi à supporter tous les soucis liés à l'éducation des enfants dans un pays étranger et à nourrir tant de bouches? Elle croyait en elle-même, s'appuyant sur tous les moyens qu'elle pouvait trouver, les amis, les uns les autres, Dieu.

On dit que les héros portent des capes, et je suis d'accord avec cela si l'on peut inclure le hijab dans cette définition. Si un héros existe dans ma vie, c'est ma mère. La détermination, le courage et la volonté de cette femme nous ont poussés, mes frères et moi, à aller très loin dans notre vie. Mes frères et moi avons tous fait des études universitaires, la plupart d'entre nous avons plusieurs diplômes et nous nous efforçons toujours de rendre maman fière. Je partage cette histoire non pas pour susciter la pitié, mais plutôt pour souligner l'importance de prendre des risques, de foncer quand on ne connaît pas le résultat. Soyez courageux, n'ayez pas peur!

**« On dit que les héros portent des capes, et je suis d'accord avec cela si l'on peut inclure le hijab dans cette définition. »**

Croyez-le ou non, c'est au Canada que j'ai découvert la course à pied, bien qu'ayant vécu pendant la plus grande partie de ma petite enfance, dans le pays qui domine en matière de ce sport. L'été 2004, mes frères et moi avons regardé les Jeux olympiques d'Athènes dans notre sous-sol. Ce sont les victoires de Kenenisa Bekele sur 10 000 mètres, l'arrivée de Hicham El-Garrouj dans l'épreuve du 1500 mètres, et leurs deux combats épiques avec Eliud Kipchoge sur 5000 mètres qui m'ont donné une motivation

pour courir. Je me souviens très bien qu'après chacune de ces courses, je faisais rapidement des tours dans mon sous-sol. Ce sont ces Jeux olympiques qui m'ont donné l'envie de vouloir un jour participer à une compétition de ce niveau.

Lorsque l'école a commencé en septembre, la première chose que je me suis assuré de faire a été de m'inscrire dans l'équipe de cross-country et bien que je ne sois pas un piètre coureur, j'ai rapidement découvert que je n'étais pas non plus très bon. J'avais beaucoup de graisse de bébé autour du visage et je ne m'étais pas encore assez étiré.



Mohammed avec sa maman super-héroïne, Halimo Farah

J'ai été un coureur de milieu de peloton pendant la majeure partie de mes années de collège, mais cela ne m'a pas empêché d'écrire sur mon annuaire de fin d'études de 8<sup>e</sup> année, à côté de ma future profession: Olympien.

Quand je suis arrivé au lycée, j'ai continué à m'inscrire dans l'équipe de cross-country. Lors de ma première saison complète de cross-country au lycée, les choses ont peu changé pour moi, je finissais légèrement plus haut que d'habitude en tête du peloton. C'est peut-être le peu d'entraînement auquel j'ai été initié, ou peut-être le fait que mon corps se soit finalement étiré pour atteindre à peu près sa forme actuelle, longue et élancée. Tout au long du lycée, année après année, j'ai fait de légères progressions: d'abord, j'étais à une place près de l'OFSAA – les Jeux olympiques de la course à pied des lycéens en Ontario, puis dans ma deuxième année, j'étais dans le top 10, et enfin, dans ma 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> année, j'étais champion de l'OFSAA XC. Grâce aux conseils, à l'entraînement et aux connaissances que j'ai acquises au sein du club d'athlétisme local auquel j'ai adhéré, j'ai pu comprendre que je pouvais en réalité faire financer mes études et courir aux côtés de certains des meilleurs coureurs de la NCAA.

J'ai choisi l'université du Wisconsin-Madison et je me souviens d'un de mes plaidoyers auprès de Mick Byrne – né et élevé à Dublin, mais ayant également un terrible accent new-yorkais, avant que je ne m'engage: «Salut, Mick, pour ma troisième année, je veux faire partie de l'équipe olympique canadienne de 2012», et il m'a dit: «Ouais, ouais, ouais, peu importe. Il suffit de parapher et de signer ces foutus documents et nous en discuterons quand nous y serons», je lui ai dit «marché conclu»! Je suis arrivé à Madison avec le rêve de réussir sur le

plan individuel, de remporter des titres en équipe et, surtout, de faire partie d'une équipe olympique. Je me souviens très bien des Championnats du monde juniors d'athlétisme de 2010, après ma campagne en première année, où j'ai participé au 10 km et j'ai terminé 4<sup>e</sup>. Les dirigeants d'Athlétisme Canada ont fait asseoir tous les membres de l'équipe canadienne et nous ont dit que nous étions candidats pour 2016. Tout ce à quoi j'ai pensé, c'est que je voulais réussir en 2012 et réaliser mon ambition de devenir un athlète olympique en 8<sup>e</sup> année, dès que possible.

La troisième année, après avoir décroché un titre en équipe nationale à l'automne, j'ai convaincu Mick de me faire porter le maillot rouge pendant l'hiver afin de me préparer à affronter la norme olympique pour la saison en plein air. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais par une nuit fraîche de mai, lors de la compétition sur invitation de Payton Jordan, j'ai réussi à fournir un effort raisonnable pour atteindre la norme olympique. Je me suis surpris moi-même, car, malgré mon désir profond et ma motivation pour cette compétition, j'ai dû améliorer mon meilleur score personnel de près d'une minute pour avoir une chance de me qualifier. J'ai participé à ces Jeux olympiques en étant à plat – un collégien fatigué, simplement heureux d'être là. Mais j'étais aussi déterminé à acquérir toute l'expérience que je pouvais, pour les années à venir.

J'ai fini l'année 2012 en ayant les Jeux olympiques de Rio 2016 en vue et une place sur le podium en tête. Après avoir terminé mes études à l'université Wisconsin, j'ai rejoint le Bowerman Track club, un groupe de Nike à Portland avec de nombreux athlètes talentueux. Au début, j'étais intimidé, et je suis sûr que mes coéquipiers peuvent en témoigner avec

tous les tics nerveux que j'avais. Mais l'environnement stimulant de Bowerman et le fait que le groupe soit très orienté vers les objectifs étaient en parfaite adéquation. Après l'année de transition 2015, où j'ai été finaliste du Championnat du monde et où j'ai établi un record national canadien sur le 5000 m, j'ai accueilli 2016 avec beaucoup d'enthousiasme. Dès le départ, j'ai battu mon record canadien de près de 10 secondes lors de la première course de la saison en plein air à la Prefontaine Classic, manquant de peu la marque des 13 minutes avec un temps de 13h1 et finissant troisième. Cette course m'a permis de participer aux jeux en tant que médaillé potentiel. C'est un rêve que je caresse depuis près de deux décennies. J'ai beaucoup travaillé en altitude à Park City, dans l'Utah, pour me préparer et j'ai établi des records personnels à l'entraînement.

Je n'avais jamais eu autant confiance en moi avant les Jeux, à part les essais olympiques canadiens où j'ai pu participer aux côtés de mon petit frère Ibrahim – je n'ai pas couru une autre course après le Pre-Classic. Je me suis qualifié pour le 5 km et le 10 km. Depuis l'époque où j'étais un jeune athlète, je me suis toujours perçu comme un athlète de 10 000 mètres – j'ai couru le 10 km sur la piste dès la 11e année lors des Mondiaux juniors, où j'ai établi un record personnel et me suis glissé dans le top 10 avec une 9e place. Il faut dire que j'ai vraiment aimé mes performances au 10 km de Rio et je me suis dit que si je devais remporter une médaille, ce serait celle-là. Ceux qui ont regardé la course savent que je n'ai absolument pas gagné de médaille et qu'après avoir été lâché vers 7 km, je finirais 32e, le dernier.

De l'espoir d'une médaille et peut-être même d'une victoire au fait d'être doublé plusieurs fois et de finir dernier, j'étais dévasté. Je n'arrivais pas à

croire ce qui s'était passé, comment cela s'était-il passé à ce point? Je me posais des questions: ne suis-je pas assez en forme, ne suis-je pas assez fort mentalement? J'avais presque une semaine avant le 5 km pour travailler sur mes émotions. J'ai séjourné dans un hôtel de Rio de Janeiro, loin du tumulte du village olympique, dans la solitude. J'appelais ma mère et mon petit frère tous les jours avant les épreuves du 5000 m, pour me libérer de toutes mes émotions et de mes insécurités. Comme toujours, ma mère était là, mon héros en hijab. Elle m'a rassuré et m'a aidé à remonter la pente comme seule une mère peut le faire.

Après de nombreux jours, j'ai finalement surmonté la déception du 10 km et je me suis lancé dans la course de 5000 m sous le soleil de Rio de Janeiro, où j'ai accédé à la finale. J'étais déterminé à ne pas répéter les mêmes échecs qu'il y a une semaine, plus que tout je tenais à prendre ma revanche – c'était mon mantra, chercher la revanche. Portant un kit du Canada tout blanc, j'ai « franchi la ligne » et j'ai suivi le champion olympique en titre. Les Éthiopiens étaient déterminés à faire une course honnête, ils ont enchaîné des tours de 62 et 63 secondes, nous faisant faire quatre tours en 4h12. Je suis resté patient et je me suis préparé pour un exploit, prêt à montrer au monde ma nouvelle vitesse. Lorsque le virage a été pris pour l'avant-dernier tour, j'étais dans une mauvaise passe, coincé à l'intérieur, j'ai réussi à trouver une échappatoire et à m'accrocher au groupe de 4 coureurs après avoir pris quelques coups de coude. À la barre des 200 mètres, j'étais encore dans la course et à 150 mètres de l'arrivée, j'ai tenté de passer devant et de dépasser les autres pour obtenir la troisième place, où j'ai été confronté à des coudes plus féroces, comme le dit le proverbe: si tu ne te frottes pas, tu ne fais pas la course. Mon

élan a fait défaut et j'ai manqué de souffle pour les 50 derniers mètres – une fois de plus, je n'ai pas été en mesure de remporter une médaille.

Après avoir d'abord été disqualifié avec deux autres athlètes, j'ai été réintégré et j'ai été officiellement quatrième au classement final – ce qui pour moi aurait tout aussi bien pu être la dernière. Je n'ai pas trouvé de réconfort à être proche. En y repensant, je suis fier de la façon dont j'ai rebondi et la leçon que j'ai tirée de ces jeux est l'importance de ne pas paniquer quand les choses deviennent difficiles, vous allez connaître des péripéties; vous devez juste vous battre et en ressortir plus vigoureux pour mieux affronter les prochaines situations – quand les choses sont devenues difficiles vers les 7 kilomètres, lors de ma première course, le chaos s'est installé et je me suis complètement effondré. Mais j'ai pu surmonter ces déceptions et ne pas les laisser me définir. Le plus beau souvenir des Jeux olympiques de Rio en 2016 a été de retrouver mes entraîneurs, Jerry Schumacher et Pascal Dobert, devant le stade après la finale du 5000 m et de leur dire: j'en ai tiré quelque chose. Je suis dix fois... cent fois plus performant que les athlètes qui participaient à ces jeux». Les expériences laissent des traces qui ont des étincelles durables.

En 2019, j'ai obtenu ma plus haute distinction à ce jour, en me classant troisième de la course de 5000 mètres aux championnats du monde, ce qui témoigne de ma croissance en tant qu'athlète et de ma force à surmonter les déceptions passées à Rio et les années qui ont suivi. Mon classement à Doha n'était pas une première pour moi seul, mais a également marqué la première fois que la feuille d'érable canadienne a volé au-dessus de la tribune des médailles sur une épreuve de plus de 800 mètres.



Mohammed aux Championnats mondiaux de 2019

Si l'on me demandait de quoi je suis le plus fier, du premier (l'exploit individuel lui-même) ou du second (le fait d'avoir assuré au Canada sa première médaille dans une épreuve de fond), je choisirais le second; le moment du Patrimoine canadien, parce que les réalisations historiques auront toujours un sens et une signification pour quelqu'un ou quelque part dans la société par le fait que le Canada ait été «le premier». En revanche, le sommet de la célébration d'une réalisation individuelle ne se situe

qu'au moment où elle a eu lieu. Il peut être remplacé par des réalisations dans les années à venir.

La comparaison est une réalité majeure dans le monde du sport, et je suis certain que ma performance de Doha sera très probablement célébrée non pas par le simple fait que je l'ai accomplie, mais par le fait qu'elle ait eu lieu, la première étant uniquement liée aux circonstances dans lesquelles elle a été accomplie et la prêtant à la critique, et la seconde étant à jamais liée et vénérée pour sa place dans l'histoire de la course de fond canadienne. Si l'on me demandait de citer le moment le plus marquant de mon histoire en tant que Canadien, je citerais très certainement ce moment. Il est impossible d'isoler un seul événement dans sa vie et d'en tirer tout le sens. Les expériences que j'ai vécues en grandissant au Canada ont façonné ma personnalité et se sont matérialisées partout où je suis allée. Cependant, j'ai souvent dû examiner la nuance de mon identité, compte tenu de sa complexité.

La dichotomie d'un corps à trait d'union (somalo-canadien) ainsi que la dualité d'être à la fois immigrant et citoyen ont soulevé en moi des questions d'appartenance et de sens, qui se sont avérées trop difficiles à appréhender à certains moments de ma vie. En représentant le Canada dans le monde entier, j'ai eu l'occasion, au cours des deux dernières décennies, de travailler ces différentes subtilités de mon identité et d'en arriver à une meilleure compréhension de chacune d'entre elles. La diversité des noms, des origines et de la couleur de la peau de mes coéquipiers nationaux m'a permis d'apprécier qui peut être Canadien et a donné un sens plus profond à ma place dans le pays.

Obtenir la toute première médaille mondiale du

Canada dans une épreuve de fond sera toujours un événement dont je suis extrêmement fier, car le Canada nous a offert, à ma famille et à moi, un foyer alors qu'il n'en avait pas l'obligation et nous a donné la chance d'avoir de meilleures opportunités. Cet événement renforce davantage mon attachement à cette nation, tout comme les différentes expériences vécues en portant la feuille d'érable sur ma poitrine ont contribué à forger une plus grande confiance dans mon identité somalienne et canadienne et ont donné un sens à mon mode de vie nomade.

## DE RÉFUGIÉ À ÉCO-INNOVATEUR

CAN NGUYEN

---

Can Nguyen est le président et le directeur général de Nurture Growth Bio Fertilizer. Il est l'un des premiers réfugiés vietnamiens / *boat people* et est une véritable grande réussite canadienne.

C'était en 1975 et Saigon, la capitale du Vietnam du Sud, était assiégée. Mes parents, espérant nous éloigner du chaos qui régnait au Vietnam, nous ont fait fuir de notre patrie, mes frères aînés et moi. J'étais le quatrième né de six fils et je me suis évadé du Vietnam vers la Thaïlande en 1980 en bateau. J'étais l'un des quelque deux millions de *boat people* qui ont fui le Vietnam par bateau et par d'autres moyens pendant près de deux décennies. Connaissant le grand risque de se faire prendre, car il était illégal de partir une fois que Saigon était sous le régime des communistes. Nous étions en mer pendant plus de 10 jours avec plus de 120 personnes sur un bateau de 30 pieds. Alors que nous approchions de la Thaïlande, nous avons dû combattre les pirates thaïlandais à cinq reprises. Une fois arrivés en Thaïlande, nous sommes restés dans un petit camp de réfugiés aux conditions extrêmement mauvaises, où se trouvaient des milliers de réfugiés. J'ai finalement pu me rendre en Amérique du Nord

avec mes frères. Nous étions certainement parmi les chanceux, car entre 200 000 et 400 000 personnes qui ont tenté de fuir le Vietnam par bateau n'ont jamais réussi à se rendre en Thaïlande. Nous étions certainement parmi les chanceux, car entre 200 000 et 400 000 personnes qui ont tenté de fuir le Vietnam par bateau n'ont jamais réussi à se rendre à destination.

« Mon père m'avait inculqué la volonté de toujours tenter d'en faire plus et de m'améliorer. Je voulais être meilleur que je ne l'étais la veille. »

---

J'ai fait face à de nombreux obstacles lorsque je suis arrivé au Canada à l'entrée du lycée. Non seulement il y avait une barrière linguistique majeure

pour moi, en entamant ma nouvelle vie dans un nouvel endroit. De plus, je cumulais deux emplois pour subvenir à mes besoins pendant mes études. Je travaillais comme emballeur dans l'entreprise Spalding et comme plongeur afin de pouvoir suivre mes études à temps plein. J'ai obtenu un diplôme d'ingénieur en électricité en 1985. Peu de temps après, j'ai décroché un poste d'ingénieur de base chez Macro-Engineering. Une fois de plus, j'étais dans un environnement où j'étais la seule minorité visible. Pour prouver que j'avais la bonne éthique de travail, je travaillais plus de 40 heures par semaine. Après quelques années, j'ai été promu au sein de l'entreprise, et cinq ans plus tard, j'étais directeur de l'ingénierie. J'ai travaillé pour cette entreprise pendant environ 17 ans.

Mon père m'avait inculqué la volonté de toujours tenter d'en faire plus et de m'améliorer. Je voulais être meilleur que je ne l'étais la veille. À un certain moment, le travail n'était plus aussi satisfaisant, car je sentais qu'on ne me poussait pas à en apprendre davantage. J'ai décidé que je voulais ouvrir ma propre entreprise et devenir entrepreneur. En 2001, j'ai quitté Macro-Engineering et j'ai ouvert Kentech Automation Inc. Chez Kentech Automation, nous nous sommes spécialisés dans les machines à plastique, les systèmes du secteur automobile et le traitement de l'eau pour les projets urbains.

En 2008-2009, j'ai commencé à voir les industries s'orienter vers un mode de vie écologique et sans déchets. J'ai créé et breveté une machine qui transforme les pneus recyclés et tous les plastiques sales en essence et en diesel. Malheureusement, ce projet n'est pas allé très loin, car il n'a pas pu être commercialisé ici en Amérique du Nord en opposition aux grandes compagnies de pétrole.

J'ai également fondé Oil Screen Technologies en 2013 après avoir constaté un problème dans l'industrie de la restauration que je voulais aider à résoudre. Les restaurants avaient un volume élevé de vapeur d'huile et de brouillard de cuisson. Les filtres ordinaires éliminent environ 40 % de l'huile présente dans l'air alors que Oil Screen vous permet de filtrer jusqu'à 98,1 % de l'huile présente dans l'air (approuvé UL). Pendant cette période, j'ai également voulu approfondir mes connaissances en biochimie et j'ai terminé ma maîtrise dans ce domaine.

Pourtant, avec cette petite envie d'en faire plus, j'ai vu un autre problème que je voulais résoudre : le compostage efficace. Nous savons que le compost contient une abondance de nutriments dont les plantes ont grand besoin et dont elles sont friandes. Cependant, le problème avec le compost est qu'il peut créer des problèmes en tant qu'environnement favorable aux insectes et aux champignons.



Can Nguyen

Le problème avec les champignons, les insectes et les agents pathogènes potentiels est que l'on doit généralement utiliser des produits chimiques pour tuer toutes ces espèces. Nous voulons trouver une alternative à l'utilisation des produits chimiques. Nous avons donc décidé d'utiliser des produits biologiques pour lutter contre les champignons, les bactéries et les insectes. Nous utilisons de puissants micro-organismes vivants pour faire ce travail.

En 2015, nous avons lancé Nurture Growth Bio, mais il nous a fallu environ trois ans avant d'être réellement en mesure d'établir une présence après avoir attendu de recevoir toutes les certifications nécessaires. Nous avons rempli toutes les exigences gouvernementales et obtenu toutes les certifications de l'OMRI aux États-Unis, de l'OMRI au Canada, de Pro-cert et d'Eco-Cert.

Le premier client commercial de Nurture Growth a été un établissement vinicole de Grimsby. Depuis qu'ils utilisent Nurture Growth, ils ont remarqué une augmentation du taux de sucre dans leurs raisins et sont dispensés de tout pesticide ou fongicide. Depuis lors, nous avons rapidement gagné du terrain en travaillant avec de nombreux producteurs de fruits et légumes, des serres, des installations de culture du cannabis, des industries ornementales et bien d'autres encore, en proposant des essais gratuits aux agriculteurs pour qu'ils puissent tester et constater la différence que Nurture Growth apporte aux cultures des agriculteurs. Devant le succès de notre Nurture Growth Pro, nous avons décidé de lancer notre ligne résidentielle en 2019, appelée Nurture Growth Home.

Nous avons été approuvés en 2020 et nos produits sont disponibles dans plusieurs magasins ainsi

qu'en ligne. En 2019, nous avons été l'une des 50 entreprises au Canada à recevoir le prix Ontario Agriculture Disruptor Award. Nous sommes fiers d'offrir à nos clients une option d'engrais 100 % biologique et écologique.

# À LA FOIS LA MESSAGÈRE ET LE MESSAGE

L'HONOURABLE JEAN AUGUSTINE

---

L'Honorable Jean Augustine est entrée dans l'histoire en 1993 en tant que première femme afro-canadienne à être élue à la Chambre des communes du Canada en tant que députée de la circonscription d'Etoibicoke-Lakeshore, dans la région du Grand Toronto. Elle a été réélue lors de quatre élections consécutives, occupant les postes de secrétaire parlementaire du Premier ministre et de la ministre du Multiculturalisme et de la Condition féminine, et obtenant un soutien législatif unanime pour faire adopter une motion historique désignant février comme le Mois de l'histoire des Noirs au Canada. La Chaire Jean Augustine sur l'éducation, la communauté et la diaspora, visant à faire progresser l'accès, l'équité et l'inclusion dans l'éducation par l'engagement communautaire et l'action collaborative, a été lancée à l'Université York de Toronto pour honorer son travail et son engagement. En 2007, Augustine a été invitée par le gouvernement de l'Ontario à diriger une initiative commémorant le 200<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de la loi britannique de 1807 sur la traite des esclaves. Plus tard cette année-là, elle a été nommée première commissaire à l'équité de la province de l'Ontario. En 2021, Mme Augustine a reçu le prix Maclean's du parlementaire de l'année pour souligner l'ensemble de ses réalisations.

Je suis venue au Canada il y a 60 ans. Je vous remercie de célébrer avec moi le 60<sup>e</sup> anniversaire de mon arrivée dans ce pays. J'ai commencé à célébrer la fête du Canada, la journée du multiculturalisme, et je suis fière de brandir le drapeau depuis mon balcon pour montrer à quel point je suis canadienne. Je suis très heureuse de participer à cette célébration de l'espoir. J'aime le mot « espoir ».

J'ai quitté la Grenade en sachant que j'allais manquer toutes les festivités et les préparatifs pour le 29 juin que l'on appelle la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul à la Grenade, communément appelée l'anniversaire

des pêcheurs. C'est une grande fête. Les pêcheurs amènent leurs bateaux sur le rivage et les décorent de rubans colorés, de fleurs et de médailles de saints et de porte-bonheurs. Il y avait un défilé de l'Église catholique jusqu'à la plage où les prêtres bénissaient les bateaux avec de l'eau bénite et priaient pour la sécurité des pêcheurs et pour une excellente saison de pêche. C'était vraiment une grande fête, un moment de plaisir et je manquais ce moment avec mes amis où nous avions l'habitude de collecter des rubans pour notre pêcheur préféré. Je savais que les fêtes de plage, les célébrations du Shango et la nourriture et les boissons traditionnelles comme

l'oseille, le mauby, la bière de gingembre et le punch de couture allaient me manquer.

Je me suis préparée pour mon vol sur TCA Trans Canada Airlines (on a éventuellement changé le nom pour Air Canada). En ayant obtenu mon passeport britannique et mon Oxford and Cambridge Overseas School Certificate, je me suis dit que j'étais en route pour de grandes choses.

Je suis arrivée dans le cadre de ce que l'on appelait le programme de recrutement de domestiques dans les Caraïbes. Il s'agissait d'un programme mis en place par le gouvernement canadien pour aider les jeunes dans les Caraïbes où il y avait un grand nombre de jeunes chômeurs. Avant 1960, l'engagement du Canada dans les Caraïbes consistait en fait à aider à la construction d'écoles. Grâce à l'aide du Canada et à l'assistance canadienne, on a construit un certain nombre d'écoles dans les différentes îles. En tant que membre du Commonwealth, le Canada avait des liens privilégiés avec les Caraïbes. La Grenade fut cédée à la Grande-Bretagne en 1763, la même année que le Canada. Ainsi, avec une histoire commune, le Canada était très engagé avec les Caraïbes. En arrivant ici dans le cadre du programme Canada-Caraïbes d'aide aux immigrants, je m'étais engagé à travailler comme domestique dans la maison d'une famille canadienne pendant un an en échange du statut d'immigrant reçu. En remplissant mon obligation dans un merveilleux foyer canadien, j'ai commencé à avoir la sensation et le goût de ce qu'était la vie au Canada.

Je suis passée ensuite au Toronto Teachers' College. À l'époque, si on voulait enseigner, il fallait suivre une formation pour enseignants. À la Grenade, j'avais obtenu ce que l'on appelait un certificat

d'élève enseignant et je voulais faire en sorte que cela me permette d'entrer au collège des enseignants ici. À la fin de mes études, j'ai commencé à enseigner au sein du conseil scolaire catholique.

À l'époque, Toronto était un tout autre endroit et le Canada était un tout autre endroit. Nous ne parlions pas de multiculturalisme. Nous nous demandions encore qui nous étions en tant que Canadiens. Est-ce que les seules identités qui comptent sont celles des Anglais et des Français? Il y avait un bon nombre de Canadiens qui étaient arrivés plus tôt, de la communauté ukrainienne et d'autres communautés de l'Ouest, qui disaient que nous allions au-delà du fait d'être descendants d'anglais et de français. Nous sommes multiculturels. Regardez autour de vous. Nous sommes multiraciaux. Nous sommes multiethniques. Nous sommes multireligieux. Et donc, la question qui était posée à l'époque m'a entraînée au coeur de toute cette discussion.

En 1960, nous n'avions pas de *Charte des droits et libertés*. En 1960, à Toronto et en Ontario, il n'y avait ni commission ni code des droits humains. Il n'y avait pas d'endroit idéal pour se plaindre lorsqu'une injustice quelconque nécessitait une enquête. Nous n'avions pas d'unité des enquêtes spéciales (UES). La police se rapportait à elle-même. Un certain nombre de choses se passaient dans la communauté et nous devions nous organiser pour que cela change. Les défilés et les manifestations étaient le modus operandi pour faire connaître nos préoccupations et nos appels au changement. C'est ainsi que je suis devenue une militante quasi clandestine. Je veux dire par là que je faisais toutes les tâches de fond, je mettais ma plume à contribution pour faire les affiches, j'effectuais des recherches, je passais



Jean enseignant les études sociales dans les années 1970.

des coups de téléphone, mais je n'étais pas toujours aux premières lignes lors des manifestations. Nous avons manifesté, protesté et frappé aux portes du gouvernement pendant de nombreuses années.

Plusieurs des changements que nous constatons aujourd'hui et qui font de moi une Canadienne aussi fière sont attribuables au fait que nous avons réussi à faire en sorte que les bureaucrates, les politiciens et les institutions nous écoutent. Dans certains secteurs de la société, nous n'étions pas représentés. Les médias n'avaient pas de visage brun ou noir qui nous ressemblait. Les grands magasins publiaient des prospectus de « rentrée des classes » avec des photos de beaux enfants dont aucun ne ressemblait aux nôtres. Ainsi, nous avons réussi à pousser les institutions et les entreprises à changer. Quand je parle de la fierté d'être Canadienne, je parle de ce que nous avons pu faire ensemble pour faire avancer la société et faire avancer les choses. On m'a donné la capacité et la possibilité d'atteindre mon plein potentiel, de travailler dans différents endroits, de collaborer avec diverses personnes, de faire entendre ma voix dans de nombreux domaines.

Lorsque j'ai reçu le prix de la femme de distinction du YWCA, j'étais aux côtés de tant d'autres femmes engagées dans des projets importants. J'ai eu la fierté de me sentir dans un endroit où il y avait de l'espoir, un endroit où il y avait de la compréhension, un endroit où il y avait des gens qui pouvaient s'organiser et qui pouvaient raconter les histoires diverses et variées de ce que représente le Canada.

Vous pouvez donc imaginer que j'étais ravie à l'époque de mon élection en 1993 en tant que première élue Afro-Canadienne. En frappant aux portes et en demandant aux gens de me soutenir personnellement et de soutenir ma candidature, j'ai senti une prise de conscience du fait que nous devons commencer à faire avancer l'agenda. J'ai constaté que nous étions si nombreuses, venues dans des navires différents, mais toutes dans le même bateau dans la mer canadienne et que nous devons toutes travailler ensemble. J'ai reçu beaucoup de soutien et je ne vais pas parler des aspects négatifs parce que nous parlons aujourd'hui d'espoir et de célébration.



Jean, première femme afro-canadienne élue députée à la Chambre des Communes, Etobicoke-Lakeshore en 2004.

En tant que députée et ministre, j'ai pu parcourir le monde au nom du Canada. En tant que membre d'une délégation parlementaire, j'ai eu le sentiment de porter le message du Canada en tant que messagère et de représenter moi-même le message. Lorsque je me levais pour adresser la parole en tant que ministre canadienne, j'étais à la fois la messagère et le message. Quand je parle d'espoir et quand je parle d'être une fière Canadienne, je pense au fait que j'ai élevé deux belles filles et que je leur ai donné toutes les chances possibles dans la société canadienne. J'ai également permis à tant d'autres jeunes d'aller de l'avant et j'ai été la mentore de tant de jeunes femmes. J'ai dirigé plusieurs organisations de femmes et mon bilan en matière d'aide aux femmes est bien connu.

**« Lorsque je me levais pour adresser la parole en tant que ministre canadienne, j'étais à la fois la messagère et le message. »**

---

Je peux donc dire que le Canada m'a donné la possibilité de réaliser mon plein potentiel. En grandissant à Grenade, en tant que diplômée du secondaire, quelque quatre possibilités s'offraient à moi. Je pouvais devenir infirmière, enseignante, fonctionnaire ou femme au foyer. Je suis venue au Canada et j'ai pu faire tout cela et atteindre ce que je considère être mon plein potentiel. Bien sûr, les préjugés, la discrimination et le racisme systémique anti-noir existent dans la société canadienne. En travaillant fort, on peut se faire une place dans la société. Il y a des alliés, des sympathisants qui contribuent à une vision d'ensemble.

Ce que j'espère aujourd'hui, c'est qu'en 2020, nous pourrions tous nous rassembler et reconnaître que nous pouvons parler de ce que Pierre Trudeau appelait la société juste. Nous pourrions parler de la capacité de chacun à réaliser son plein potentiel et de ce que Martin Luther King Jr a affirmé, à savoir que nous ne serons pas jugés sur la couleur de notre peau, mais sur notre intelligence, notre contribution et sur tout ce que nous portons en nous. Je suis donc très heureuse d'entendre toutes ces histoires canadiennes d'espoir et de célébration. Ce sont des célébrations de l'histoire des immigrants, accompagnées des remerciements que nous devons aux peuples autochtones qui nous ont accueillis et permis de partager la terre et de jouir de notre vie au Canada en tant qu'immigrants pouvant profiter des richesses de la société.

# L'APPRENTISSAGE SANS FIN

MAJOR SAMSON YOUNG

---

Le major Samson Young est un Canadien de première génération qui a immigré au Canada en tant que l'un des milliers de réfugiés d'Asie du Sud-Est. Il est officier des transmissions (RCCS) qui s'est joint aux Forces armées canadiennes en 1990 et a participé à deux missions de maintien de la paix et à deux affectations (une au Canada et une au SHAPE (OTAN)): 2006 en Bosnie, 2013 en R.D. Congo, 2014 dans les Territoires du Nord-Ouest et 2016 en Belgique. Il a vécu dans trois pays dans trois systèmes politiques différents, de la monarchie au communisme au Laos, à la monarchie en Thaïlande et maintenant dans un système démocratique au Canada.

## GRANDIR AU LAOS

La politique étrangère américaine a commencé peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale et a duré jusqu'au début des années 1970 avec une tentative de contenir l'expansion communiste dans les pays d'Asie du Sud-Est, à savoir le Cambodge, le Laos et le Vietnam. L'implication américaine dans la guerre civile au Vietnam qui a duré 30 ans, est également connue sous le nom de « guerre des dix mille jours ».

Pendant la guerre civile, et avant même ma naissance, ma famille déménageait fréquemment dans les années 50 et 60, à chaque fois que les guerres civiles au Cambodge et au Laos se rapprochaient

de leur lieu de résidence. J'étais le deuxième plus jeune de sept frères et sœurs et je suis né au Laos. En raison de la pauvreté, mes parents ne pouvaient se permettre d'envoyer ma sœur, mon jeune frère et moi, dans une école locale qu'à un âge beaucoup plus avancé que la plupart de nos camarades de classe. À un moment donné, mes parents m'ont envoyé vivre dans une famille laotienne lointaine pour que je puisse fréquenter une école publique laotienne parce que cela coûtait moins cher. Ce n'est que lorsque la situation financière de mes parents s'est légèrement améliorée qu'ils ont pu se permettre de me réinscrire dans l'école de langue chinoise que j'avais fréquentée quelques années auparavant.



Octobre 1969 à Paksé. Samson (le plus grand des garçons) avec son jeune frère, son neveu et trois de ses quatre sœurs aînées.

Bien que nous vivions à quelques kilomètres seulement de Paksé, une ville située sur la rive du Mékong au sud du Laos, notre maison n'avait ni électricité ni eau courante. Très jeune, l'une de mes tâches après l'école consistait à aller chercher de l'eau dans un cours d'eau des environs et à en transporter environ 200 litres jusqu'à la maison. J'arrosais ensuite un petit jardin de légumes et d'herbes aromatiques que nous avions à l'arrière de notre maison. C'était aussi mon travail de nourrir les

poulets, les canards, les cygnes, les cochons, les lapins que mes parents élevaient et mes chiens et chats de compagnie. Après le dîner, je faisais mes devoirs sous une lanterne à gaz et parfois juste sous une lumière de bougie vacillante tout en luttant contre les moustiques, qui étaient la nuisance constante. Nous n'avons pu profiter de l'électricité et de l'eau courante que lorsque mes parents ont déménagé en ville au début de mon adolescence. Je me souviens que j'ai eu une enfance très normale et heureuse, bien que la vie ait été dure, et que je pouvais entendre les avions et l'artillerie du gouvernement exploser jour et nuit à environ 50 km de là et que je voyais des soldats passer devant notre maison en direction des zones de combat tous les jours.

Le Laos est passé sous le régime communiste en 1975.

### **VIVRE EN TANT QUE RÉFUGIÉ DANS UN CAMP DE RÉFUGIÉS LAOTIENS DANS LA VILLE D'UBON RATCHATHANI, THAÏLANDE**

Après qu'une de mes sœurs aînées ait été libérée d'un camp de «rééducation» et parce que nous étions victimes d'une pénurie alimentaire et de bien d'autres choses encore, mes parents ont décidé qu'il était temps pour nous de déménager à nouveau, cette fois-ci en quittant le pays pour de bon et pourtant avec tant d'incertitude quant à notre avenir et des inquiétudes constantes quant à ce que nous deviendrions dans un nouveau pays.

Pour augmenter les chances de survie de notre famille, mes parents ont décidé que nous allions dans des groupes séparés. Ma troisième sœur aînée et moi avons été les premiers à nous enfuir avec un guide rémunéré juste après minuit. Nous avons marché pieds nus pour minimiser le bruit,

sous un ciel d'automne clair mais venteux et froid. Des chiens aboyaient le long de notre chemin alors que nous étions conduits vers la rive où un petit bateau de pêche nous attendait. Nous avons traversé le Mékong dans ce petit bateau de pêche avec près de 30 personnes à bord. Certains portaient leurs nouveau-nés, mais ils étaient drogués pour les empêcher de pleurer s'ils se réveillaient soudainement, car cela pouvait nous faire arrêter par les gardes-frontières et nous envoyer dans un camp de concentration. Dans ce minuscule bateau de pêche, nous avons retenu notre souffle et nous nous sommes dirigés vers la côte thaïlandaise.



Janvier 1979 dans le camp de réfugiés d'Ubon Lao. Samson est le garçon en rouge.

Heureusement, quelques mois plus tard, le reste de la famille est arrivé sain et sauf. Nous étions à nouveau ensemble et vivions dans un camp de réfugiés du Laos (LRC) juste à l'extérieur de la ville d'Ubon Ratchathani, située au nord-est de la Thaïlande.

La vie à Ubon L.R.C. était difficile car nous ne pouvions pas vraiment travailler légalement, mais beaucoup d'entre nous ont trouvé du travail dans la ville et devaient retourner au camp avant 18 heures chaque jour. Bien que je fusse trop jeune pour réaliser ou partager ce fardeau avec mes parents, ils s'inquiétaient toujours de notre avenir (ils n'étaient pas sûrs que nous pourrions aller dans d'autres pays pour commencer notre nouvelle vie, ou être autorisés à rester et à vivre en Thaïlande, ou pire, être renvoyés au Laos). Nous avons vécu dans ce camp de réfugiés pendant deux ans et demi avant d'être interviewés, examinés médicalement et acceptés pour immigrer au Canada, parmi des milliers d'autres, y compris des réfugiés du Vietnam, qui étaient largement connus comme les *boat people*.

Nous sommes arrivés et nous sommes installés à Ottawa en septembre 1980. C'était la première fois que nous avons vu et apprécié les belles couleurs de l'automne. Depuis ce moment, chaque année, lorsque l'automne arrive, je suis transporté dans le temps et l'espace au moment même où nous regardions à travers les vitres du bus «du Voyageur» quittant la base militaire de Longue-Pointe, au Québec, en direction de notre nouvelle ville natale à Ottawa.

## DEUXIÈME CHANCE À LA VIE AU CANADA

Dès notre arrivée à Ottawa, où nous logions dans notre appartement loué et plus tard dans une maison,

mes parents et mes sœurs aînées ont pu se réjouir du fait que nous nous installions légalement au Canada, et cette fois-ci pour de bon. Après un an ou moins de scolarité dans les classes d'anglais langue seconde (ALS), mes deux sœurs ont commencé à travailler comme couturières, à confectionner des sous-vêtements féminins dans une entreprise locale, et moi, j'ai décidé de rejoindre une école secondaire locale (Fisher Park) dès la dixième année, mais avec une maîtrise très faible de l'anglais. Je me suis dit que je progresserais plus vite si j'étais immergée et étudiais parmi d'autres élèves canadiens. Avec le recul, j'ai fait le bon choix.



Avril 1984. Première photo de famille au Canada. Samson porte une chemise bleue.

Après dix ans de scolarité (le secondaire et ensuite mes études de technologue en génie informatique au Collège Algonquin), j'ai commencé à travailler comme programmeur informatique dans une petite entreprise pendant plusieurs mois et j'ai réalisé que je voulais quelque chose de plus dans la vie que de simplement occuper un emploi de 9 à 5 heures. Je voulais une vie qui me pousserait hors de ma zone de confort, qui me permettrait de faire quelque

chose de stimulant, quelque chose qu'aucun des membres de ma famille ni de mes amis ne considérerait comme étant une bonne idée – c'est-à-dire rejoindre les FAC (Forces armées canadiennes)!



Janvier 1991. Formation militaire de base à Chilliwack, en Colombie-Britannique. Samson au premier rang, deuxième à partir de la gauche.

## LA VIE AU SEIN DES FORCES ARMÉES CANADIENNES

Le 18 décembre 1990, j'ai officiellement prêté serment pour être l'un des soldats de la Reine et servir mon pays d'adoption. J'allais bientôt commencer ma formation militaire de base à l'ÉAOFC (École des aspirants-officiers des Forces canadiennes) à la BFC (Base des Forces canadiennes) Chilliwack en Colombie britannique à partir du 5 janvier 1991. Après avoir passé mes 13 longues semaines de formation de base, j'ai été envoyé à l'École des langues des Forces canadiennes à Saint-Jean-sur-Richelieu (au Québec) pour une formation linguistique en français de sept mois.

J'ai terminé ma formation professionnelle en communications militaires pour devenir l'un des

officiers des transmissions, au B.F.C. Kingston en 1994, et j'ai commencé mon premier emploi de commandant de troupe subalterne au QGRT 1 Div CA (Quartier général et Régiment de transmissions de la 1<sup>re</sup> Division du Canada) en 1995.

Pendant les près de 30 ans de ma carrière militaire, j'ai fait beaucoup de choses que je n'aurais jamais pu imaginer avant ma vie au Canada et dans les FAC. En 1995, j'ai dirigé une équipe de la Marche de Nijmegen aux Pays-Bas, dans laquelle nous avons porté 10 kg de poids dans nos sacs à dos, marché 40 km par jour pendant quatre jours consécutifs. J'ai tellement aimé le défi que j'ai refait la marche en 1999. En 1998, à 37 ans, j'étais le plus âgé des plus de 50 soldats à sauter d'un avion militaire et j'ai obtenu mes insignes de parachutiste de base. La formation de parachutiste m'ayant servi à renforcer ma confiance en moi, j'ai appris le snowboard à l'âge de 39 ans et un an plus tard, je suis devenu moniteur de snowboard de niveau 1 certifié par l'ACMS (Association canadienne des moniteurs de snowboard) et j'enseigne ce sport d'hiver en plein air depuis lors. De 1999 à 2003, j'ai conçu les premiers logos pour les vêtements de sport de l'armée, de la marine et de l'armée de l'air canadiennes (t-shirts, survêtements, pantalons courts, vestes, casquettes de baseball, etc.), qui étaient vendus dans les magasins Canex de toutes les bases militaires du Canada. Ces dessins ont contribué à influencer ce que les magasins Canex vendent aujourd'hui, avec une vaste sélection de divers logos/designs sur les marchandises sur le thème des FAC.

En 2003, j'ai eu la chance d'être choisi parmi les 29 membres qui ont participé à l'exercice d'aventure militaire dans le cadre des célébrations du centenaire<sup>1</sup>, et nous avons pédalé de Victoria (C.-B.) à St. John's (N.-B.), ce qui représente une distance totale de plus de 8000 km en 59 jours.



Juin 2003 à Signal Hill, Terre-Neuve. Après avoir parcouru 8 000 km à vélo avec 29 signaleurs militaires depuis Victoria, CB.

En 2006, j'ai participé à ma première mission de maintien de la paix de six mois dans le cadre de l'EUFOR (Forces de l'Union européenne) en Bosnie-Herzégovine. En 2008, j'étais l'un des plus de 30 volontaires canadiens à aider nos athlètes, les membres de leur famille et leurs amis pendant les Jeux olympiques d'été à Pékin, en Chine. En 2012, parce que je parlais couramment le mandarin, j'ai été choisi pour accompagner le chef d'état-major de la défense (CEMD) de l'époque, le général

1 En ce qui concerne la création de la branche des communications militaires, l'armée canadienne était à l'époque la première de l'Empire britannique à disposer d'une Branche des communications militaires indépendante. Elle était liée au métier d'ingénieur militaire.

Walter Natynczyk, lors de la visite de la délégation du CEMD dans les bases militaires chinoises. En 2013, j'ai participé à ma deuxième mission de maintien de la paix et cette fois-ci avec l'ONU (Organisation des Nations unies) en République démocratique du Congo. J'ai également été très heureux de participer à l'opération NANOOK, un exercice interministériel canadien dans le Nord, où j'ai eu l'occasion de voir et d'apprécier les incroyables aurores boréales de Yellowknife, dans le Nord-Ouest. En 2016, j'ai été très fier d'être choisi pour travailler comme l'un des trois officiers d'état-major du bureau du RMN (Représentant militaire national) au SHAPE (Quartier général des Puissances alliées en Europe) pendant six mois. Le SHAPE est l'arme opérationnelle, l'OTAN étant l'entité politique. Tous deux sont situés en Belgique.

**« Ayant été élevé dans une culture et grandi dans une autre, j'ai su combiner les modes de pensée orientaux et occidentaux, et ils m'ont servi de guide. »**

---

Je crois que l'armée a donné un but à ma vie et m'a donné la confiance nécessaire pour entreprendre tout ce que je voulais. À mon âge, j'apprends encore de nouvelles choses, j'acquies de nouvelles expériences et de nouvelles perspectives à chaque occasion qui se présente à moi. J'ai décidé de conduire une moto en 2014 et j'ai traversé le Canada à moto et campé en chemin, d'Ottawa à Fort McMurray, AB, puis à Vancouver, BC, et de nouveau à Ottawa. J'ai répété l'expérience en 2017

et de nouveau en 2018, d'Ottawa en traversant les cinq provinces de l'Est jusqu'au site historique des Vikings près de la ville de L'Anse aux Meadows, NL.

## **CE QUE L'AVENIR PEUT NOUS RÉSERVER**

Mon objectif dans la vie est de développer au moins une nouvelle compétence ou de faire au moins une nouvelle activité chaque année. J'ai l'intention d'apprendre à piloter et d'obtenir une licence de pilote monomoteur; de parvenir à parler dix langues (y compris les six langues officielles de l'ONU) avec un niveau fonctionnel dans chacune; de jouer de la batterie musicale; de piloter un avion et/ou de traverser le Canada à pied. La possibilité d'atteindre tous ces objectifs dépendra de mon état de santé et de ma longévité. Pour toutes ces possibilités, dans le passé, le présent et l'avenir, je dois une profonde gratitude au Canada.

Ayant été élevé dans une culture et grandi dans une autre, j'ai su combiner les modes de pensée orientaux et occidentaux, et ils m'ont servi de guide: Un proverbe chinois que j'ai appris il y a plusieurs décennies dit «Continuez à apprendre jusqu'à la vieillesse.» Comme Henry Ford l'a dit un jour: «Que vous pensiez que vous pouvez, ou que vous pensiez que vous ne pouvez pas, vous avez raison.»

# UNE BATAILLE GAGNÉE POUR LES DROITS LGBTQ+

MICHELLE DOUGLAS

---

Michelle Douglas est une militante des droits humains en faveur des LBGTQ. Elle a servi en tant qu'officier dans les forces armées canadiennes de 1986 à 1989. Malgré un parcours exemplaire, Michelle a été renvoyée de l'armée en 1989 dans le cadre de la « Purge LGBT » de l'armée. Elle a lancé un défi juridique historique contre les politiques discriminatoires de l'armée et son procès a entraîné la fin des politiques discriminatoires officielles du Canada à l'encontre des militaires LGBT en 1992. Depuis 30 ans, elle participe activement au mouvement visant à obtenir l'égalité juridique pour la communauté LGBTQ+. Michelle est actuellement directrice exécutive d'une organisation nouvellement créée, connue sous le nom de LGBT Purge Fund, qui administre un fonds de 15 000 000\$ créé dans le cadre du règlement du recours collectif des LGBT.

Permettez-moi de commencer en vous racontant une partie de mon histoire personnelle. En 1986, je me suis engagée dans les forces armées canadiennes. J'ai été très honoré de servir dans les forces armées canadiennes. Je ne me suis jamais vu devenir un quelconque soldat, mais j'ai réalisé que l'armée reflétait l'ensemble des valeurs de ma vie. J'ai pensé que cela enrichirait ma formation universitaire générale, qui était plutôt médiocre. Il s'est avéré que l'armée me convenait parfaitement. Je me suis épanoui et j'ai excellé dans un environnement formidable et très structuré. C'était un tel honneur de servir. En même temps que j'excelsais dans ma formation – et je terminais comme meilleure candidate dans chaque cours que je suivais – j'ai aussi

eu la très belle expérience, très humaine, de tomber amoureuse pour la première fois.

Je suis tombée amoureuse d'une collègue officier dans l'armée, et elle était incroyable. Aussi, au cours de ma formation, je me suis rendu compte que l'armée avait une politique à l'égard des homosexuels – une politique qui était guidée par les mots « anomalie sexuelle ». Nous disons aux gens quelle était la politique au milieu des années 1980 concernant le service des LGBT, parce que nombreux sont ceux qui ne le savent toujours pas. La politique stipulait que si vous êtes homosexuel, vous pouvez rester dans l'armée, mais il y a quelques règles : vous n'aurez jamais de promotion, jamais d'augmentation de

salaire, ni de formation, ni d'affectation. Mais s'il vous plaît, « n'hésitez pas à servir votre pays ».

Tout en apprenant cette politique et en tombant en même temps amoureuse d'une personne du même sexe, j'essayais aussi de faire avancer ma carrière. C'est alors que les choses ont vraiment commencé à se compliquer. Je servais dans une unité de la police militaire et une partie de leur mandat consistait à enquêter sur les allégations d'homosexualité. Un jour, mon patron est venu me voir et m'a dit : nous devons nous rendre à Ottawa pour une



Michelle Douglas

enquête importante. Vous devez rassembler vos affaires. Nous y allons immédiatement. Alors, je suis monté dans la voiture K clandestine et je me suis dirigée vers l'aéroport de Toronto avec mon patron, sans vraiment soupçonner quoi que ce soit à ce moment-là.

Cependant, juste avant d'arriver à l'aéroport, il se rend dans la bande de l'hôtel juste avant l'aéroport. J'ai ensuite passé deux jours dans une chambre d'hôtel près de l'aéroport de Toronto, où j'ai été interrogée sur mon orientation sexuelle. C'était un interrogatoire mené par deux officiers militaires de sexe masculin, et ce fut en fait très dévastateur. Cela fut une expérience qui m'a marqué à vie. D'autres en ont témoigné également. Après avoir nié mon homosexualité afin de sauver ma carrière, cette séance d'interrogatoire a été suivie d'autres interrogatoires – dans d'autres chambres d'hôtel et un polygraphe de la police dans une autre ville. Je leur ai finalement avouée que j'étais amoureuse d'une femme, ce qui a abouti, peu de temps après, à mon renvoi par l'armée.

J'ai été renvoyé en 1989 par les Forces armées canadiennes, sous la rubrique « ne peut être employée avantageusement » en raison de mon homosexualité. La raison qui m'a poussé à vous dire à quel point j'avais réussi dans tous mes cours de formation est que cela fait ressortir de façon évidente la profondeur de la discrimination pure au sein du système à l'époque : elle était codifiée. La discrimination systémique : elle était codifiée, dans les livres. J'étais une jeune femme à ce moment-là, 23, 24 ans, je ne savais pas trop quoi faire. J'ai obtenu le soutien d'un député du nom de Svend Robinson, et j'ai pu engager un avocat. En 1992, c'est mon recours en justice contre cette politique discriminatoire qui a

mis fin à la soi-disant interdiction des homosexuels dans les forces armées canadiennes.

**« Entre les années 1950 et tout récemment, nous estimons que 9000 Canadiens, des personnes servant dans les Forces armées canadiennes, la GRC et la fonction publique fédérale, ont subi ce type de discrimination. »**

---

Ce fut donc un résultat assez historique, et il est toujours important pour moi de dire que, pendant que nous servons encore sous cette terrible politique, dans le cadre du règlement de mon affaire, toutes ces personnes dans la même situation ont vu leurs grades, leur formation restaurée et, comme j'aime à le dire, leur dignité restaurée. Ce que je ne savais pas, c'est que je n'étais pas seule dans l'expérience que j'avais vécue. J'ai été victime de ce que nous appelons aujourd'hui la « purge LGBT ». Entre les années 1950 et tout récemment, nous estimons que 9000 Canadiens, des personnes servant dans les Forces armées canadiennes, la GRC et la fonction publique fédérale, ont subi ce type de discrimination. Ainsi, lorsque j'ai bénéficié d'une mesure de justice dans le cadre de mon procès en 1992, il y avait littéralement des milliers de personnes qui n'avaient pas obtenu une telle justice.

Beaucoup se sont suicidés, sont retournés dans le placard ou ont été condamnés à la honte et n'ont jamais pu réaliser leur potentiel. Ils ont été humiliés à cause de leur identité. Mais d'autres militants courageux ont repris le flambeau, et en 2018, un

important procès en recours collectif a été réglé avec le gouvernement canadien. En 2018, un important procès en recours collectif a été réglé avec le gouvernement canadien, ce qui a permis de rendre justice à environ 750 personnes vivantes qui ont finalement bénéficié d'un recours, d'un règlement financier et d'un rétablissement de leur dignité pour ce qu'elles ont vécu.

L'autre chose qui est importante est que le Premier ministre Trudeau a présenté ses excuses à la communauté LGBTQ en 2017 pour la discrimination systémique, parrainée par l'État, dont sont victimes nos communautés. Ce fut un moment très fort, et je sais que certains le disent : « Nous présentons tant d'excuses. Pourquoi faisons-nous cela ? Vous savez, si vous étiez une personne lésée qui pensait qu'il n'y avait jamais aucun moyen d'obtenir justice, des excuses du Premier ministre sont un geste très puissant. Il y a aussi des résultats très intéressants qui ont découlé du règlement de ce procès. L'une d'entre elles a été la création du Fonds de Purge des LGBT, que j'ai maintenant l'honneur de diriger. Nous faisons maintenant des choses vraiment cool, et c'est juste une preuve des progrès encourageants que le Canada a réalisés sur la voie de l'égalité pour les LGBT.

Nous construisons un monument national à Ottawa – le monument national LGBTQ – qui sera inauguré en 2024. Et enfin, en terminant, je vous ferai savoir que nous essayons également de raconter notre histoire, de vous parler de la purge et de vous informer que des milliers de vos concitoyens qui sont passés par là sont toujours là aujourd'hui, courageux, toujours en service et toujours militants dans la lutte pour l'égalité et toujours grands alliés des autres communautés sur le chemin de la justice.

# LES RESSOURCES DE L'ESPOIR

JEAN TEILLET

La carrière juridique de Mme Teillet s'est concentrée sur les droits des autochtones et les droits reproductifs. Elle est actuellement conseillère en négociation de traités pour les Stó:lō Xwexwilmexw, une coalition de six bandes Stó:lō en Colombie-Britannique.

Mme Teillet a plaidé devant la Cour suprême du Canada dans douze affaires relatives aux droits des autochtones. Elle continue à jouer un rôle actif en tant qu'oratrice sur les droits des autochtones, l'identité, l'accès à la justice et les questions relatives à la Charte.

Elle est l'auteure de *Métis Law in Canada* et de son histoire célèbre, *The North-West is Our Mother: The Story of Louis Riel's People, the Métis Nation*, a été classée dans les 100 meilleurs livres de 2019 par le *Globe and Mail*. Mme Teillet est professeur adjoint de droit à l'Université de la Colombie-Britannique. Elle est membre du conseil d'administration d'Indspire, de Save the Children Canada et de l'Association des études canadiennes. Elle a reçu trois doctorats honorifiques : Université de Guelph (2014), le Barreau du Haut-Canada (2015) et l'Université de Windsor (2017). En 2016, l'Association of Ontario Midwives a fait de Jean un membre honoraire à vie en reconnaissance de ses services aux sages-femmes et aux femmes autochtones. Best Lawyers in Canada 2019 a classé Mme Teillet comme « meilleure avocate » à Vancouver et Chambers and Partners la classe au niveau national comme « avocate de premier plan ». Mme Teillet est l'arrière-petite-nièce de Louis Riel.

J'ai deux histoires d'espoir.

Ma première histoire d'espoir vient de mon ascendance métisse. Je suis une arrière-petite-nièce de Louis Riel. J'ai été élevée de façon à être très fière de mon héritage à une époque où le terme « métis » était péjoratif et où Riel était généralement considéré comme un traître fou. C'est ce que la plupart des Canadiens pensaient et ce qu'on leur

enseignait. Mais on m'a enseignée différemment. On m'a appris à être fière, très fière, d'être une Riel.

Au début des années 1900, mon grand-père faisait partie d'un comité historique pour l'Union nationale métisse St-Joseph du Manitoba. Ils ont commandé, édité et travaillé dur pour publier leur propre histoire, la première histoire populaire de la nation métisse. Histoire de la nation métisse dans

l'ouest canadien a été publiée en 1935 et je viens d'écrire ce que je crois être la seule autre histoire populaire écrite par les Métis<sup>1</sup>. *The North-West is Our Mother: The Story of Louis Riel's People, the Métis Nation* a été publiée en 2019<sup>2</sup>. Le but de ces deux livres était de raconter l'histoire d'un point de vue différent, du point de vue des Métis. Les deux livres rejettent la version du colon de l'histoire, qui est celle que la plupart des gens apprennent à l'école et que la plupart des Canadiens croient être l'histoire de l'acquisition du Nord-Ouest par le Canada. L'État canadien a construit et perpétué sa propre version de l'histoire et cela n'a pas grand-chose à voir avec ce que les autochtones ont fait ou ce qui s'est réellement passé.

**« J'ai été élevée dans cette perspective : l'histoire que l'on enseigne à l'école n'est pas l'histoire des peuples autochtones du Canada, car elle ne raconte aucune de leurs histoires. »**

Laissez-moi vous donner un exemple d'histoire pratiquement inconnue. Il s'agit de l'histoire de

ce qui s'est réellement passé lorsque le Canada a acquis le Manitoba et le Nord-Ouest en 1870. Cette année-là, le 1er juillet, alors que la fête du Canada était célébrée dans l'est et le centre du pays, Sir John A. Macdonald préparait une attaque armée contre les personnes sur le point de devenir des citoyens canadiens. Depuis janvier 1870, le Premier ministre avait discrètement constitué une armée, composée en grande partie de membres de la Loge Orange<sup>3</sup>. Le 1<sup>er</sup> juillet 1870, cette armée attendait au Fort William, sur le lac Supérieur. Elle attendait le 15 juillet, date à laquelle le Canada a légalement acquis le Nord-Ouest afin de pouvoir se rendre à Winnipeg. Ils arrivèrent à Winnipeg à la fin du mois d'août et commencèrent immédiatement un règne de terreur de deux ans au cours duquel ils se livrèrent à des meurtres, des incendies criminels, des viols, des invasions de domicile et des agressions brutales de métis sans contrôle. Certains membres de la milice Orange Lodge ont fait le vœu d'exterminer tous ceux qui étaient liés au gouvernement provisoire de Riel<sup>4</sup>. Ils avaient une vision blanche, suprématiste et protestante de ce qu'ils voulaient que le Canada soit. Sir John A. Macdonald était également membre de la Loge Orange et il soutenait tacitement le règne de la terreur. Cette campagne vicieuse était si notoire que

- 
- 1 Trémaudan, A. H. de. *Histoire de la nation métisse dans l'ouest Canadien*. (Montreal : Éditions Albert Lévesque, 1935). Translated by Elizabeth Maguet as *Hold High Your Heads: History of the Métis Nation of Canada*. (Winnipeg, Pemmican Publications, 1982).
  - 2 Teillet, Jean. *The North-West is Our Mother: The Story of Louis Riel's People, the Métis Nation*. (Toronto : HarperCollins, 2019)
  - 3 Environ 2/3 de l'expédition de la rivière Rouge était composée de membres de l'Orange Lodge. Houston, Cecil J. et William J. Smyth. *The Sash Canada Wore: A Historical Geography of the Orange Order in Canada* (Toronto : University of Toronto Press, 1980) ; Waite, P. B. *Canada 1874-1896: Arduous Destiny* (Toronto : McClelland and Stewart, 1971). Le nom complet de la Loge Orange était la Loyal Orange Association of British America. C'était une société caractérisée par son penchant pour la violence et le secret. Ses membres considéraient les catholiques et les Français comme déloyaux et culturellement inférieurs. En 1860, il y avait plus de vingt loges rien qu'à Toronto. On estime qu'un tiers de tous les hommes protestants de plus de 21 ans au Canada étaient membres de la Loge Orange. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Toronto était connue comme le « Belfast du Canada », en référence aux influences orangistes dans le gouvernement municipal. L'Orange Lodge a imprégné tous les niveaux de la société canadienne-anglaise. En 2020, l'Orange Lodge est toujours très active au Canada.
  - 4 1869–70 Select Committee Report, 140, « Memorandum connected with Fenian Invasion of Manitoba in October, 1871 », Lieutenant-Governor Archibald, November 1871.

le *New York Times* l'a qualifiée de « règne militaire de la terreur ». La Loge Orange avait un grand plan, son plan d'« ascension », pour accéder à toutes les positions de pouvoir. Grâce à la brutalité du règne militaire de la terreur et à leurs relations politiques, ils y sont parvenus. Leur suppression brutale des Métis et le retrait de pratiquement tous les hommes catholiques francophones des positions d'influence ont permis leur ascension. Les membres de la Loge qui sont venus dans l'Ouest avec la milice ont été récompensés par des terres et sont devenus la toute première des nombreuses générations de politiciens, de policiers, d'hommes politiques, d'avocats, de maires et de juges au Manitoba.



Louis Riel et son gouvernement provisoire, 1869-70.

Dans ma famille, parce que nous sommes des Riels, nous avons gardé vivante l'histoire du règne de la terreur et j'ai grandi en apprenant les histoires de ce qui s'est réellement passé, non pas les histoires de la merveilleuse époque où le Nord-Ouest a rejoint le Canada, mais les histoires de ce qui se passait réellement au Manitoba dans les années 1870. J'ai été élevée dans cette perspective : l'histoire que l'on enseigne à l'école n'est pas l'histoire des peuples autochtones du Canada, car elle ne raconte aucune

de leurs histoires. Jusqu'à présent, elle est généralement restée muette sur les histoires des personnes qui se sont mobilisées contre l'injustice et l'inégalité.

Riel a créé un gouvernement provisoire au Manitoba qui comptait un représentant ojibwé en son sein. La règle de son gouvernement était de parler en anglais, en français ou en ojibwé et il y avait une traduction. Il avait une vision égalitaire du gouvernement en 1869 et si cela avait continué, nous serions aujourd'hui dans un Canada différent parce que les peuples autochtones auraient été une part importante de la prise de décision dans ce pays. Les peuples autochtones auraient eu une voix et un droit de regard. Au lieu de cela, après l'acquisition du Nord-Ouest par le Canada, les Métis ont été jugés, emprisonnés et tués. Ils ont été dépossédés de leurs terres. Des femmes et des filles ont été violées, certaines ont été victimes de viols collectifs par les soldats. Aucun soldat n'a été poursuivi au pénal pour ces violences. Et ce n'était pas la guerre. Il n'y avait pas de violence à réprimer à la Rivière Rouge à l'époque. Il faut donc se rappeler que le premier acte de gouvernance du Canada dans le Nord-Ouest a été d'instaurer et de perpétuer un règne de terreur de deux ans et demi sur son propre peuple.

Mes ancêtres ont lutté contre le règne de la terreur, les injustices et le vol de leurs terres. Ils se sont battus et sont morts pour une vision du Canada qui était tout simplement impossible à leur époque. Mais ils se sont quand même battus pour cette vision. L'histoire du Canada nous apprend que Riel a été pendu pour trahison. Mais il a été pendu pour avoir essayé de préserver son peuple et pour sa croyance fondamentale que les Métis étaient égaux aux protestants anglo-saxons blancs. Il espérait que cette égalité deviendrait une réalité à l'avenir. Cette vision



Jean Teillet

est l'histoire d'un espoir que j'ai appris dans mon enfance et c'est l'histoire que je pense toujours que le Canada doit entendre. Les Canadiens ont besoin d'entendre la vérité sur l'histoire du Canada, mais ils ont aussi besoin d'entendre parler des hommes et des femmes qui ont espéré et défendu une vision différente du Canada, une vision qui pourrait nous guider aujourd'hui.

Ma deuxième histoire d'espoir remonte à 1963. J'avais 10 ans et ma mère, qui n'est pas métisse, faisait partie d'un groupe de chant féminin appelé Les Sweet Adelines. Elles chantaient dans une chorale et aussi dans des quatuors. Ma mère faisait partie de la direction du groupe Sweet Adelines à Winnipeg, qui faisait partie de l'organisation américaine. Lorsque les statuts ont été modifiés pour garantir que l'adhésion était réservée aux femmes

« blanches », ma mère a présenté une motion pour protester contre cette restriction ou, à tout au moins, pour éviter que les sections canadiennes ne soient obligées d'y adhérer. Mais aucune des plus de 90 femmes membres de Winnipeg n'a soutenu la motion. Toutes les autres ont fait entendre qu'elles n'auraient pas été autorisées à concourir aux États-Unis et pourraient même être totalement exclues de l'organisation internationale.

Ma mère a décidé qu'elle devait prendre position. Ce dont je me souviens, c'est de sa conclusion. Que personne ne devait être jugé ou exclu sur la base de la couleur de sa peau. Elle savait que si elle ne défendait pas ses convictions, ses enfants n'apprendraient jamais à se dresser contre le racisme et l'injustice. Ma mère a démissionné et l'histoire a fait parler d'elle dans la presse. Elle a perdu des amis et n'a plus jamais chanté en public. Elle savait que les règlements n'allaient pas changer et que les



Kathleen Teillet, la mère de Jean, à l'âge de 90 ans.

femmes noires ne seraient pas admises à Winnipeg, et elle savait certainement que cela n'aurait aucun effet sur ce qui se passait aux États-Unis. Mais elle l'a fait pour ses enfants.

**« Elle ne pouvait pas changer ses amis ou l'institution raciste, mais elle pouvait faire en sorte que ses enfants sachent se défendre lorsqu'ils rencontraient le racisme et l'injustice. »**

---

Il existe une expression inventée par Raymond Williams, appelée « les ressources de l'espoir »<sup>5</sup>. Je l'utilise ici un peu différemment de ce que proposait Williams. Elle est appropriée parce que je crois que ma mère investissait dans ses enfants, dans ses ressources d'espoir. Elle ne pouvait pas changer ses amis ou l'institution raciste, mais elle pouvait faire en sorte que ses enfants sachent se défendre lorsqu'ils rencontraient le racisme et l'injustice. Nous étions bien imprégnés d'injustice du côté métis de ma famille, mais l'acte de courage de ma mère était son investissement dans ses enfants, ses ressources d'espoir pour l'avenir de ce pays. L'action de ma mère a été une source d'inspiration pour moi tout au long de ma vie.

Le Canada compte de nombreux éléments et institutions racistes – dans notre système de justice pénale, notre système d'éducation, notre système judiciaire – dans toutes les régions de ce pays. Mais j'espère qu'il y a un futur Canada en devenir qui

peut être et sera différent. Nous ne sommes pas le pays haineux, misogyne et ouvertement raciste que nous étions en 1870. Nous ne sommes pas non plus le même qu'en 1963. Je pense que Riel a investi en faveur d'une meilleure vision du Canada et que les Métis sont morts pour une vision vers laquelle, 150 ans plus tard, nous nous dirigeons tout juste. Mais ils ont agi et ils l'ont transmise à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants et à moi maintenant, la troisième génération. Leur message était que ces batailles valaient la peine d'être menées. De grandes batailles comme celle de Riel et de petites batailles comme celle de ma mère. Elles pouvaient sembler sans espoir à l'époque. Mais ils l'ont quand même fait. Ils ont tenu bon et ont fait leur déclaration.

Ces histoires d'espoir laissent entrevoir un avenir meilleur où ce pays sera un meilleur endroit pour tous, en particulier pour les autochtones et les personnes de couleur.

---

5 Williams, Raymond. *Resources of Hope: Culture, Democracy, Socialism* (New York and London: Verso, 1988)

## LA PROMOTION DE L'HISTOIRE DES NOIRS : UN PARCOURS PERSONNEL PARTAGÉ

ROSEMARY SADLIER

---

Rosemary Sadlier OOnt (Ordre de l'Ontario) est une avocate de la justice sociale, chercheuse, écrivaine, consultante et conférencière internationale sur l'histoire des Noirs, l'antiracisme et les questions relatives aux femmes. Elle est l'ancienne présidente, ayant été pendant 22 ans le leader non rémunéré de l'Ontario Black History Society – étant la force motrice de la commémoration garantie du mois de février en tant que Mois de l'histoire des Noirs à tous les niveaux du gouvernement ; elle a obtenu que le 1<sup>er</sup> août soit le Jour de l'émancipation au niveau municipal en 1995 et au niveau provincial en 2008 avec une déclaration nationale en attente. Elle a vu à instaurer la journée nationale de l'honorable Lincoln Alexander. Elle a donné des mandats au rapporteur des Nations unies sur les relations raciales, aux gouvernements fédéral et provinciaux et à des consultations avec le Musée royal de l'Ontario, le groupe d'interprétation du patrimoine The Ward, l'étude bi-nationale du chemin de fer clandestin et des conférences sur le patrimoine. Auparavant, elle a fait partie du comité de sélection finale du Défi Mathieu Da Costa national pour le Patrimoine canadien et fait maintenant partie du comité consultatif sur les timbres de Postes Canada. En tant qu'éducatrice, elle a développé ou contribué au programme d'études afro-canadien, aux expositions nationales et elle a été nommée membre du Collège des éducateurs de la petite enfance. Elle a été l'une des premières Canadiennes à être désignée comme défenseur mondial des droits de l'homme (CTF & Robert Kennedy Center). En tant qu'auteure, Mme Sadlier a écrit sept livres sur l'histoire des Afro-Canadiens. Sadlier se consacre à la justice sociale et, en utilisant le cadre de l'histoire des Noirs, elle cherche à éduquer et à responsabiliser les autres.

Saviez-vous que nous avons failli ne pas avoir de Mois de l'histoire des Noirs ?

J'étais mère au foyer, j'étais encore en train d'allaiter mon troisième enfant, et je me suis retrouvée à être la présidente nouvellement élue de l'Ontario Black

History Society (OBHS), la seule organisation provinciale du patrimoine au Canada dédiée à l'histoire des Noirs. Le fait d'occuper ce poste était une confiance sacrée pour pouvoir soutenir et témoigner de l'expérience des Noirs. Nous avons réalisé quelques semaines avant février 1994 que nous

devions présenter officiellement une requête à la ville de Toronto pour le Mois de l'histoire des Noirs. Heureusement, nous l'avons fait, et je me suis promis de faire en sorte que cela ne se reproduise plus jamais. J'ai obtenu une proclamation annuelle et automatique de la ville de Toronto, puis de la province de l'Ontario (par le biais de notre contact avec le ministère: Daniel O'Brien), puis de toutes les provinces jusqu'à ce qu'après avoir contacté de nombreux membres du gouvernement fédéral, j'aie de nouveau approché Jean Augustine, lors d'une collecte de fonds organisée chez Denham Jolly, pour faciliter une déclaration nationale qu'elle a acceptée, en présence de Lloyd Perry, et qui a été adoptée en décembre 1995\*. J'ai été informé du déroulement des événements et j'ai orchestré une tournée en bus à Ottawa pour la première célébration nationale du mois de février, en tant que Mois de l'histoire des Noirs, et j'ai eu l'honneur de faire des observations, au nom de la communauté noire, à cette occasion capitale avec le Premier ministre et le Black Caucus en février 1996. J'avais mis à profit les efforts de ceux qui avaient déjà travaillé auparavant pour sensibiliser les gens, pour susciter un engouement en faveur d'une telle célébration: Carter G. Woodson, le «père du Mois de l'histoire des Noirs», l'Association canadienne des femmes noires (CANEWA), les fondateurs de l'OBHS - J'ai probablement organisé plus de 2000 conférences dans les écoles et les communautés entre mes premiers efforts de bénévolat avec l'OBHS, puis en tant que présidente du conseil d'administration. Tel était mon engagement, ma résilience et mon désir d'une société plus équitable.

J'ai pensé que si les Noirs et les autres groupes raciaux/ethniques en apprenaient davantage sur les contributions, les réalisations et les expériences des



2014. Gala à St. John, NB, avec les descendants des Loyalistes noirs / Loyalistes tardifs et des réfugiés de la guerre de 1812.

Noirs dans ce pays, cela nous aiderait. J'espérais que l'enseignement de l'histoire des Noirs se déroulerait de la maternelle à la douzième année, inspiré et soutenu par une déclaration désormais nationale du mois de février comme Mois de l'histoire des Noirs (et ayant déjà été proclamé au niveau provincial), car le Mois de l'histoire des Noirs contribue tellement à affirmer notre présence et notre lien avec cette communauté. J'étais convaincue que cette déclaration allait aider à changer les choses.

« L'histoire des Noirs est l'histoire du Canada, une histoire qui n'est ni largement ni régulièrement partagée. L'histoire des Noirs est une éducation antiraciste fondamentale. »

J'ai également été la promotrice de nombreuses autres célébrations de personnes, de lieux et

d'événements à tous les échelons du gouvernement. En 1995, j'ai suggéré que le 1<sup>er</sup> août devienne le Jour de l'émancipation, comme me l'avait proposé un collègue de Trinidad et Tobago, militant de l'éducation publique. Cette commémoration a été un succès auprès de la ville de Toronto, de la région métropolitaine de Toronto et de la ville d'Ottawa. Elle a constitué le premier projet de loi soutenu à l'unanimité par tous les partis en Ontario. Il est passé en deuxième lecture deux fois à la Chambre, deux fois au Sénat et, plus récemment, il a fait l'objet d'une première lecture à la Chambre. A ce jour, en raison des perturbations liées à la COVID-19, il est toujours en instance. Pourquoi ? Parce que l'histoire des Noirs est l'histoire du Canada, une histoire qui n'est ni largement ni régulièrement partagée. L'histoire des Noirs est une éducation antiraciste fondamentale.

Nous pouvons relier la (re)prise de conscience actuelle sur la présence du racisme systémique à notre histoire dans ce pays. Nous partageons une histoire avec les États-Unis :

1. Nous avons nous aussi l'esclavage – l'asservissement des « panis » [Premières nations] et des Africains. Cela a commencé avec les Français et s'est poursuivi sous la domination britannique. Le premier Africain à avoir été nommé esclave était un enfant, du nom d'Olivier le Jeune, et ce, vers 1628/1629 ;
2. Nous avons nous aussi connu des émeutes raciales, dont l'une des plus anciennes et des plus longues a eu lieu à Shelburne, en Nouvelle-Écosse, en 1734 ;
3. Alors que nous étions le Nord libre pour ceux

qui empruntaient le chemin de fer clandestin (le premier mouvement de liberté des Amériques), nous avons nous aussi connu la ségrégation dans les écoles, les résidences, les restaurants, les hôtels, les patinoires, et des restrictions constantes ou l'interdiction d'accès aux écoles professionnelles et autres lieux de travail ;

4. Nous avons nous aussi des membres et des activités du KKK ;
5. Nous subissons nous aussi la surveillance excessive et le recours excessif à des accusations et à la force meurtrière policière.

#### **NOTRE ESPOIR RÉSIDE DANS NOTRE RÉSISTANCE. BLACK LIVES MATTER.**

Merci énormément aux organisateurs d'avoir su éveiller l'attention sur l'idée de l'espoir.

Merci à ceux qui ont choisi de veiller à leurs efforts d'isolement et de distanciation sociale en réponse à la pandémie de la COVID-19. Je sais à quel point c'est un défi pour nous tous.

Mais cela nous a donné du temps pour réfléchir, du temps comme nous n'en avons pas eu depuis très longtemps, du temps pour considérer les choses qui sont importantes pour nous maintenant et celles qui nous sont chères. Cela nous a donné le temps de réfléchir à la manière dont nous pourrions agir au fur et à mesure que les choses évoluent pour surmonter les défis que le meurtre, l'exécution publique, de George Floyd a déclenchés dans le monde entier. Ce qui se passe maintenant, avec les protestations en cours et les demandes d'actions antiracistes, est la manifestation de l'espoir, de la

résilience, de l'action des générations. Les gens réclament les droits de l'Homme, la justice sociale, les droits économiques – ils réclament la fin du racisme.

La terre que nous appelons aujourd'hui le Canada, et ses institutions, ont été construites sur la base de la traite transatlantique des esclaves et du déplacement et de la colonisation des peuples des Premières nations – bien que le premier Africain ait été libéré à son entrée au Canada en 1604 en tant qu'interprète de Samuel de Champlain. Des peuples issus de civilisations africaines vitales et fonctionnelles (Mali, Songhaï, etc.) ont été capturés, réduits en esclavage et transportés vers les Caraïbes, les États-Unis, l'Amérique du Sud et le Canada. Le premier étant un jeune garçon, Olivier le Jeune vers 1628/1629. Il avait espéré que sa conversion au catholicisme le rendrait libre. Ce ne fut pas le cas. Marie-Joseph Angélique espérait sa liberté, mais lorsque celle-ci s'est révélée insaisissable, sa fuite a fini par causer l'incendie d'une grande partie de ce qui constituait la ville de Montréal. Elle a été torturée et pendue pour son audace.

Il existe de nombreuses autres situations bien documentées où l'espoir a été anéanti. Chloe Cooley a résisté à l'esclavage et lorsqu'elle a été ligotée et transportée de l'autre côté de la rivière Niagara pour être vendue, l'histoire de son espoir volé a conduit le premier lieutenant-gouverneur de l'Ontario à rédiger ce qui allait devenir la première législation anti-esclavagiste. Il s'agissait d'une législation de compromis car les autres membres du gouvernement qui détenaient des esclaves ne voulaient pas voir s'éteindre leurs droits de propriété sur leurs esclaves africains. Les Afro-Américains réduits en esclavage qui ont soutenu les Britanniques pendant

la guerre révolutionnaire américaine espéraient que leur soutien aux forces britanniques serait honoré au Canada. Les milliers de personnes qui sont venues au Canada par le chemin de fer clandestin après l'adoption de la *Loi sur l'abolition de l'esclavage*, espéraient une vie sans esclavage. Les « Exodusters », des Afro-Américains qui espéraient revendiquer des terres dans l'ouest du Canada pour ensuite être « jugés inaptes » au Canada ou être confrontés à des lois d'exclusion en matière d'immigration, sont quand même venus. Et, dans les années 1950 et 60, le plaidoyer des Noirs en faveur d'une modification des lois sur l'immigration a ouvert la voie à un changement des conditions d'admission.

**« Je suis ici grâce à la résilience, aux actions, aux espoirs de générations de personnes d'origine africaine au Canada. »**

---

L'espoir était là bien plus tôt, lorsque des hommes noirs se sont joints à l'effort de guerre pour défendre ce pays de la guerre révolutionnaire américaine, jusqu'à la Première et la Seconde Guerre mondiale. De nombreux membres des deux côtés de ma famille ont aidé à défendre ce pays, des femmes travaillant dans l'« usine de guerre » à la création de munitions jusqu'aux frères de la famille Carty (mes cousins) qui ont servi. Qu'ils soient tous revenus était peut-être une preuve d'espoir, mais à quelle situation sont-ils revenus?...

Je suis ici grâce à la résilience, aux actions, aux espoirs de générations de personnes d'origine africaine au Canada.

Je suis l'espoir des Loyalistes noirs.  
Je suis l'espoir des Loyalistes tardifs.  
Je suis l'espoir des réfugiés de la guerre de 1812.  
Je suis l'espoir des descendants du chemin de fer clandestin.

Je suis l'espoir de ces quatre premières grandes vagues de migration vers ce pays que nous appelons le Canada, car ma présence ici (notre présence ici) est fondée sur leur action, leur survie, leur persévérance et leur espoir. Leurs histoires d'espoir, l'histoire des Noirs est ce sur quoi j'ai travaillé pour que la communauté noire puisse s'affirmer et pour aider les autres à connaître et à comprendre la présence à long terme des Africains au Canada.

L'histoire des Noirs est une histoire d'espoir, car l'espoir est une question de résilience, d'action.

Je suis aussi l'espoir de mes enfants et, il y a de nombreuses années, lorsque j'ai vu qu'ils étaient affectés négativement à cause de la couleur de leur peau, j'ai été obligée d'agir de toute urgence.

Allez-vous agir ?  
La vie des noir.e.s compte.  
Comment mieux célébrer le Canada en ces temps ?

le Jour de l'émancipation. Je l'ai ensuite proposé à des membres du gouvernement fédéral. Il est passé en deuxième lecture deux fois à la Chambre avec le député Deepak Obdrai, et a été soutenu par Preston Manning. Je l'ai proposé à nouveau auprès de nombreux membres du gouvernement fédéral et sénateurs en 2016 et j'ai effectué une pétition parlementaire atteignant le nombre de signatures requis en peu de temps. Je l'ai soumise au Parlement en espérant que le chef du Black Caucus, Greg Fergus, y donnerait suite, mais elle a été reprise par la sénatrice Wanda Thomas Bernard. Elle est passée en deuxième lecture à deux reprises au Sénat. En mars 2020, elle est revenue à la Chambre et a été examinée en première lecture par le député Majid Jowhari. Avec les interruptions liées à la COVID-19 et un retard dans la reprise de la séance du Parlement, je ne suis pas sûr du calendrier de l'adoption potentielle de cette initiative. Je la présente comme un exemple de témoignage d'espoir. C'est le cas depuis 1995. Je ne suis pas payé pour « rester au top », même si cette initiative était la mienne. J'espère que son adoption deviendra une clé de voûte de la liberté en raison des nouvelles discussions qu'elle facilitera sur l'histoire des Noirs, l'antiracisme et le racisme systémique.

---

\* En 1995 également, j'ai lancé la commémoration officielle du 1er août en tant que Jour de l'émancipation, de manière non partisane, et j'ai remporté un grand succès auprès de la ville de Toronto, de la région métropolitaine de Toronto, de la ville d'Ottawa et, en 2008, avec le premier projet de loi unanimement soutenu par tous les partis au sein de l'assemblée législative provinciale pour

# L'ESPOIR DANS L'ADVERSITÉ : UN PARCOURS BIEN REMPLI

LA SÉNATRICE WANDA THOMAS BERNARD

---

Mme Wanda Thomas Bernard est une personnalité respectée. Elle est travailleuse sociale, éducatrice, chercheuse, activiste communautaire et partisane du changement social. Elle a travaillé en santé mentale à l'échelle provinciale et en pratique communautaire rurale à l'échelle municipale. Depuis 1990, elle est également professeure à l'École de service social de l'Université Dalhousie, où elle occupe aussi le poste de directrice depuis dix ans. En 2016, elle a été nommée conseillère spéciale en matière de diversité et d'inclusion à l'Université Dalhousie, et elle est la première Afro-Néo-Écossaise à obtenir un poste menant à la permanence à l'Université Dalhousie et à être promue professeure titulaire. Mme Thomas Bernard a collaboré avec des organisations provinciales en vue d'intégrer la diversité aux processus politiques de la Nouvelle-Écosse, ainsi que d'enseigner aux communautés les processus législatifs canadiens et encourager la participation citoyenne. Elle est membre fondatrice de l'Association of Black Social Workers (ABSW), dont le but est de répondre aux besoins des citoyens marginalisés, en particulier d'ascendance africaine. En tant qu'ancienne membre et présidente du Conseil consultatif sur la condition féminine de la Nouvelle-Écosse, elle a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration des recommandations à l'intention de ministres concernant les cadres de prévention de la violence à caractère sexuel et l'équité en matière de santé. À l'échelle nationale, elle a été membre de la Coalition nationale des conseils consultatifs sur le statut de la femme. Elle a également été témoin experte dans des causes liées aux droits de la personne et a fait des présentations dans le cadre de nombreux forums locaux, nationaux et internationaux. Mme Thomas Bernard a reçu de nombreuses distinctions pour son travail et son leadership communautaires, notamment l'Ordre de la Nouvelle-Écosse et l'Ordre du Canada.

Lorsqu'on m'a demandé de parler de l'adversité au sein de ce panel, mon plus grand combat a été de décider quelle expérience de l'adversité je partagerais. J'en ai eu tellement, certaines dont je n'ai

jamais fait part dans un forum public. Après mûre réflexion, j'ai décidé de commencer par mes débuts, mon premier souvenir de gestion d'un ensemble d'événements traumatisants. Je suis née dans la

pauvreté et dans une lutte ancrée dans le racisme et le sexisme, et ces problèmes ont vraiment fait surface à l'âge de 12 ans.

Je suis issue d'une famille de treize enfants. Je suis la sixième de dix enfants nés de mes parents, qui ont également élevé deux petits-enfants et une filleule pendant quelques années lorsque ses parents sont morts jeunes. Nous sommes issus de la communauté loyaliste noire d'East Preston, où je vis aujourd'hui sur une parcelle de terre qui a été concédée à mes ancêtres dans les années 1700. Ma mère rêvait de poursuivre des études supérieures, mais l'école ségréguée d'East Preston accueillait seulement les élèves jusqu'à la 8<sup>e</sup> année. De plus, son père a refusé de l'envoyer dans l'école intégrée voisine parce qu'il croyait que la scolarisation pour les filles était un « gaspillage ». Mon propre père a quitté l'école prématurément et est entré sur le marché du travail afin d'aider ses parents. Mes parents ont eu un mariage turbulent, avec de multiples conflits liés à des obstacles et des défis systémiques. À l'âge adulte, j'en suis venue à accepter qu'ils faisaient de leur mieux avec les ressources dont ils disposaient.

Nos difficultés familiales se sont encore aggravées lorsque mon père a été tué dans un accident de voiture dû à l'alcool, quelques jours avant son 40<sup>e</sup> anniversaire. Ma mère avait 39 ans et 13 enfants à la maison, le plus âgé ayant 18 ans, le plus jeune 18 mois et moi, j'avais 12 ans. La mort de mon père a bouleversé ma vie et a été un moment de transformation pour moi. Sa mort a représenté la première grande adversité à laquelle j'ai dû faire face, et la façon dont j'ai géré la douleur et le traumatisme m'a permis de développer une stratégie qui m'a aidé à m'épanouir dans l'adversité. La mort

soudaine de mon père a laissé notre famille dans une pauvreté extrême, nous plaçant dans la catégorie des « pauvres méritants ». Les gens à l'intérieur et à l'extérieur de notre communauté étaient plus disposés à nous aider à survivre à l'événement catastrophique parce qu'ils pouvaient voir les difficultés que notre avenir comportait sans notre père. Pendant cette période, nous avons appris à nous aider nous-mêmes et à nous entraider, et c'est à cette époque que la tradition d'aide a pris vie dans notre famille.



La sénatrice Bernard et sa sœur, Valerie Thomas Hodges.

À l'âge de 12 et 14 ans, ma sœur aînée Valérie et moi sommes devenues des deuxièmes mères pour nos frères et sœurs plus jeunes. La réalité du sexisme était très visible dans notre famille, car bien que nous ayons trois frères plus âgés, ma sœur et moi devons faire un effort pour aider à élever les autres enfants. Nous sommes devenues responsables des tâches domestiques, comme la cuisine et le nettoyage, et nous avons assumé la majeure partie de la garde des enfants. Ce modèle transmettait un



Marguerite Thomas Parent, la mère de la sénatrice.

message clair : le travail domestique était le travail des femmes et des filles.

Alors que je gérais nos problèmes de pauvreté, notamment l'insécurité alimentaire, le logement inadéquat et une dynamique familiale complexe, je devenais simultanément de plus en plus consciente du racisme et de la lutte pour les droits par le biais du mouvement des droits civils. Quelques jours après la mort prématurée de mon père, j'ai quitté

la sécurité de mon école ségréguée pour fréquenter pour la première fois un collège et un lycée intégrés. J'étais jeune pour mon niveau scolaire puisque j'avais sauté la première année – j'avais 12 ans, en 8e année, le plus haut niveau scolaire. Chacun remettait en question mon droit d'être là ; les enseignants, les élèves et même mes amis. Le nombre d'étudiants noirs était en constante croissance alors que le niveau scolaire était en baisse. J'étais la seule élève noire en 8a, il y avait deux élèves noirs en 8b, et le 8f était majoritairement noir. Même à cet âge, j'étais très consciente du racisme systémique inhérent au placement académique des étudiants noirs. C'était une expérience solitaire, effrayante, frustrante et traumatisante que d'être dans ma position, placée là où j'étais toujours perçue comme « autre », et de voir mes camarades de classe noirs être écartés des études. En plus de cette discrimination systémique qui se déroulait sous mes yeux, il y avait des actes de racisme flagrants et plus cachés aussi bien contre les étudiants noirs que contre nous, au fur et à mesure que nous nous intégrions dans cette école mixte. C'était une expérience traumatisante d'être retiré de l'environnement d'apprentissage familial dans lequel les enseignants noirs enseignaient à nos points forts et soutenaient notre apprentissage, à un environnement dans lequel on supposait que nous étions incapables de suivre nos camarades de classe blancs, tout en subissant le racisme quotidien des autres élèves et des enseignants eux-mêmes.

« La leçon la plus importante est d'apprendre à créer des espaces audacieux qui permettent de s'élever contre l'injustice. »

---

Aujourd'hui encore, cette expérience scolaire reste un traumatisme contre lequel je me bats continuellement. Le passage à l'école intégrée que mes pairs et moi avons vécu s'est fait pendant l'année scolaire 1965-66. Cette expérience s'est poursuivie tout au long de mes années de lycée, et au moment même où j'écris ces lignes, je revis ce traumatisme. J'ai été confronté à un questionnement sans fin sur mon appartenance et j'ai enduré des microagressions subversives qui m'ont fait douter de mes capacités et de mon intelligence. Cette culture de doute et d'altérisation continue de se manifester dans mon quotidien. Je crois sincèrement que le fait que j'aie non seulement survécu, mais aussi prospéré, n'est rien de moins qu'un miracle. C'est un exemple de résilience en action. Les leçons de survie que j'ai apprises pendant ces années traumatisantes de lycée étaient les suivantes : travailler fort, rester concentré et prouver ses capacités par des actions et non par des mots. Ceux qui sont capables de se défendre par leurs seules paroles bénéficient probablement du privilège des Blancs, du privilège des hommes ou de l'intersection des deux. Il a toujours été nécessaire pour moi de prouver mes capacités et mon intelligence grâce à mon excellent rendement scolaire.

La leçon la plus importante est d'apprendre à créer des espaces audacieux qui permettent de s'élever contre l'injustice. C'est la leçon que j'ai continué à tirer au fil des ans, et je la partage avec les jeunes Noirs que je rencontre et qui me demandent conseil.

### **LA RÉSILIENCE : S'ÉPANOUIR DANS L'ADVERSITÉ**

Après avoir survécu à ces traumatismes au début de ma vie, j'étais résolue à persévérer de cette façon, non seulement pour survivre, mais pour m'épanouir.

J'étais douée sur le plan scolaire, ce qui constituait mon principal capital social. J'avais reçu des affirmations tellement positives de mes professeurs au sein de l'école ségréguée, que j'entrais au lycée avec un sens aigu de mes capacités académiques et que je travaillais avec acharnement pour maintenir mon haut niveau académique. J'ai dû prouver que je méritais de faire partie de ce volet académique malgré les présomptions que je n'y avais pas ma place.

En tant que « pauvre méritante », j'ai eu la possibilité de faire des études supérieures, ce qui n'aurait pas été possible autrement. Bien que j'aie été intelligente et performante sur le plan académique, aucun de mes professeurs ne m'a parlé d'études post-secondaires. L'accès à l'université pour ma sœur Valerie et moi a été rendu possible grâce à l'intervention de Don Denison, un membre de la communauté blanche, un allié, qui était membre de la Nova Scotia Association for the Advancement of Colored People (NSAACP). Il était capitaine dans les forces armées canadiennes, et venait de rentrer en Nouvelle-Écosse du Ghana, au moment de l'accident de mon père. Ce fut une mort très publique, car deux hommes ont été tués, et un troisième homme a subi des lésions cérébrales importantes. Don Denison croyait en la valeur de l'éducation post-secondaire et il était convaincu qu'elle pouvait briser les barrières et changer des vies. Il est resté en contact avec nous au cours des années suivantes et a appris que Valerie et moi avions tous deux de très bons résultats scolaires, alors il a entamé des conversations à propos de l'université. Après avoir mesuré notre intérêt et évalué nos capacités académiques, il a pris contact avec un de ses amis d'enfance qui se trouvait être le président de l'université Mount Saint Vincent. Grâce à ce contact, les portes se sont ouvertes pour moi, Valerie et notre

cousine Connie Glasgow. Valerie et Connie étaient en 12<sup>e</sup> année, et moi en 11<sup>e</sup> année. M. Denison a dû convaincre ma mère de me laisser partir avec ma sœur puisque je n'avais que 15 ans, et elle a fini par accepter. Valerie, Connie et moi sommes allés à Halifax pour commencer nos études supérieures.



Novembre 2017. Dans la salle du Sénat avec une groupe de jeunes femmes.

Malgré ma gratitude pour l'opportunité de poursuivre des études supérieures, je n'étais pas assez mature socialement pour supporter la pression. À la fin de ma première année, j'avais échoué dans toutes les matières sauf une, de sorte que je n'ai pas été autorisé à y retourner l'année suivante. Ce fut un coup dur pour mon ego, ma confiance et mon estime de soi. J'ai dû trouver un emploi et en moins d'une semaine, j'ai été embauché dans une boulangerie locale. Une semaine plus tard, j'ai été renvoyée de la boulangerie parce que j'étais trop lente dans mon travail de confection de beignets. Ce revers majeur a eu un impact sur mon estime de soi et sur ma santé mentale. Je devais absolument me trouver un emploi, mais personne ne voulait m'embaucher. Un jour, j'ai fait preuve de foi et j'ai appelé une émission de radio pour demander de l'aide. À ma grande surprise, on m'a répondu. Un directeur de Beaver Foods, à l'école de médecine de l'université

Dalhousie, m'a proposé un emploi de cuisinière de plats rapides. Après environ 12 mois dans ce poste, j'ai compris que si je voulais un avenir au-delà du salaire minimum, je devais retourner à l'université.

Un an après cette prise de conscience, j'ai réussi à retourner à Mount St Vincent et trois ans plus tard, j'ai obtenu mon baccalauréat. J'ai ensuite obtenu une maîtrise en travail social à l'université de Dalhousie. Par la suite, j'ai déménagé en Angleterre pour obtenir un doctorat en travail social à l'université de Sheffield. Si mon curriculum vitae (CV) de 47 pages est impressionnant, il ne révèle pas l'adversité à laquelle j'ai dû faire face sous une forme ou une autre à chaque étape de mon parcours. Mon CV ne révèle pas comment j'ai appris à persévérer et à tirer les leçons de mes échecs. Plus important encore, il ne montre pas comment j'ai appris à faire face à l'adversité en utilisant des stratégies d'adaptation positives et en me défendant moi-même.

« En plus de l'adversité personnelle, j'ai fait l'expérience d'un apprentissage profond par le biais de la revendication et de l'activisme, dans le cadre du mouvement des droits civils. »

En plus de l'adversité personnelle, j'ai fait l'expérience d'un apprentissage profond par le biais de la revendication et de l'activisme, dans le cadre du mouvement des droits civils. J'ai été attiré par le travail de Martin Luther King Jr et de Malcolm X. J'ai également été attiré par nos leaders noirs néo-écossais des droits civiques comme Rocky Jones,

HAI Gus Wedderburn et Calvin Ruck. J'ai également pu constater que ces dirigeants qui étaient à l'avant-garde de ces mouvements étaient tous des hommes, tandis que les femmes travaillaient en coulisses. Je me suis souvent demandé en quoi ma vie aurait été différente si j'étais né homme. J'ai pris conscience de l'intersection du racisme et du sexisme et de la façon dont ces femmes étaient souvent invisibles et leurs contributions négligées. Je pouvais voir ma propre réalité à cette même intersection. Était-il même possible de briser les barrières qui existaient à l'intersection de la race et du genre, ou les réalités vécues du racisme et du sexisme ?

J'ai commencé à militer au lycée lorsque Martin Luther King a été tué. Certains de mes camarades et moi-même avons commencé à manifester dans notre école pour défendre nos droits en tant qu'étudiants noirs. Je me souviens de m'être sentie puissante et pleine d'espoir. Je me souviens d'avoir cru que le changement était possible. Et je me souviens de ce sentiment d'espoir associé à ma présence et à prise de parole militant pour le changement.

## TROUVER ET MAINTENIR UN ESPOIR ESSENTIEL

En réfléchissant à mon parcours de vie et aux nombreux moments d'adversité, je trouve un espoir fondamental dans une myriade d'endroits. Une partie de mon espoir repose sur la ferme conviction que les gens veulent fondamentalement faire ce qu'il faut pour les bonnes raisons. Ils peuvent avoir besoin d'aide pour comprendre ce qu'est la chose juste. Je trouve un espoir incroyable dans le fait qu'il y a tant de personnes qui sont prêtes à se lever, à s'exprimer et à agir contre les injustices dont elles sont victimes ou témoins. Ce qui me donne un espoir profond, c'est le nombre de personnes qui

sont prêtes à être des mentors et des alliés. Je le sais parce que j'ai été aidé tout au long de mon parcours par de nombreux mentors et alliés différents, certains visibles et d'autres invisibles. À chaque étape de mon parcours, j'ai eu quelqu'un qui m'a guidé, soutenu, encadré, encouragé et aidé d'une manière ou d'une autre. Je trouve un espoir essentiel dans les leçons tirées de mouvements importants comme le mouvement des droits civils, le mouvement féministe et, plus récemment, le mouvement *Black Lives Matter*. L'activisme, le mentorat et l'alliance ont renforcé ma résilience et me donnent un espoir essentiel, et c'est mon espoir essentiel qui m'aide à rester forte dans la lutte.

# L'OPTIMISME DE LA JEUNESSE CANADIENNE FACE À UNE PANDÉMIE SANS ESPOIR

ASHLEY MANUEL

---

Ashley est titulaire d'une maîtrise en éducation et en société de l'Université McGill et d'un B.Soc.Sc. spécialisé en études sur les conflits et les droits de la personne, avec une mineure en sociologie de l'Université d'Ottawa. Son travail dans les secteurs gouvernementaux, sans but lucratif et académiques a impliqué des recherches dans les domaines de l'immigration, du multiculturalisme, de la sécurité, de l'éducation, des droits de la personne et des politiques publiques.

L'année 2020 en est une pour les livres d'histoire. Les jeunes du monde entier ont dû faire face à des changements sans précédent dans leur vie quotidienne, avec des changements et des défis drastiques dont cette génération n'avait jamais été témoin auparavant. Les Canadiens âgés de 12 à 17 ans ont vu leur monde basculer en raison de la pandémie mondiale de la COVID-19 et cette crise aura des répercussions sociales et économiques à long terme sur eux et sur leurs familles. Les chercheurs rap-

pellent toutefois que la pandémie aura également des répercussions sur la santé mentale et physique des jeunes, qui se feront sentir pendant des années<sup>1</sup>. Des solutions pratiques pour réduire leur stress et les aider à s'adapter pendant cette période difficile doivent être envisagées.

Malgré ce sentiment de désespoir, de nombreux éléments indiquent que ces jeunes ont fait preuve d'une résistance remarquable en ces temps

---

1 Hawke LD, Monga S, Korczak D, Hayes E, Relihan J, Darnay K, Cleverley K, Lunskey Y, Szatmari P, and Henderson J. 2020. [Impacts of the COVID-19 Pandemic on Youth Mental Health among Youth with Physical Health Challenges](#). *Early Intervention in Psychiatry*, 12 octobre 2020.

incertains, en faisant preuve d'adaptabilité, de créativité et d'innovation<sup>2,3</sup>. Pour faire écho aux sentiments d'Iлона Dougherty dans cette publication, il est clair que les jeunes possèdent une valeur unique à offrir. Cet article s'appuiera sur les résultats de deux enquêtes auprès des jeunes pour mettre en lumière les expériences vécues par les jeunes Canadiens âgés de 12 à 17 ans pendant la crise de la COVID-19. Nous démontrerons, en analysant les attitudes des jeunes, leur environnement scolaire et familial et leurs perspectives d'avenir, que la majorité des répondants à l'enquête sont restés relativement optimistes au milieu d'une pandémie sans espoir.

## MÉTHODES

L'Association d'études canadiennes (AEC), en partenariat avec Expériences Canada, a mené deux séries d'enquêtes en ligne – y compris des questions tant quantitatives que qualitatives – au printemps et à l'été 2020 auprès de jeunes de 12 à 17 ans à travers le Canada. L'enquête du printemps auprès des jeunes a été réalisée par Survey Monkey du 29 avril au 5 mai 2020 et 1191 réponses ont été recueillies avec une marge d'erreur probabiliste de  $\pm 3\%$ . À l'époque, il s'agissait de l'enquête de la COVID-19 la plus vaste et la plus détaillée à l'échelle nationale pour ce groupe d'âge.

L'enquête estivale a également été menée par Survey Monkey du 12 au 25 juin 2020, mais un échantillon plus restreint de 344 réponses a été reçu, ce qui donne une marge d'erreur probabiliste de

$\pm 5\%$ . Malgré l'inclusion d'un incitatif cette fois-ci, qui donnait aux répondants la chance de gagner l'une de cinq cartes-cadeaux Tim Hortons de 10 \$, le taux de réponse à la première enquête n'a pu être égalé. Cela peut être attribué au fait que l'enquête a été menée très près de la fin de l'année scolaire.

## LES ATTITUDES DES JEUNES NE SONT PAS TOUTES NÉGATIVES

Plusieurs études ont suggéré que, pendant la pandémie de la COVID-19, les jeunes Canadiens ont connu des niveaux d'anxiété accrus. Bien que ces sentiments négatifs soient prédominants et ne doivent pas être négligés – en particulier compte tenu de la lutte de la génération actuelle contre les problèmes de santé mentale – les résultats de l'enquête de l'AEC brossent un tableau plus complexe. L'enquête de l'été a révélé que, bien que 50 % des jeunes aient déclaré que la COVID-19 avait beaucoup ou un certain impact négatif sur leur santé mentale, un nombre important de répondants, soit 47 %, ont déclaré avoir peu, très peu ou pas du tout d'impact sur leur santé mentale (voir le graphique 1).

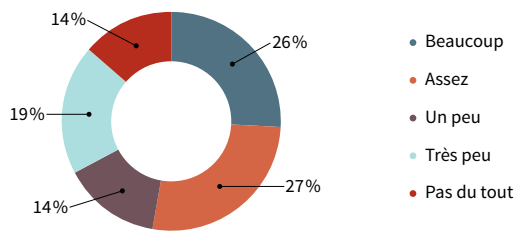
Les résultats de l'enquête printanière suggèrent également que les jeunes ont vécu un éventail d'émotions diverses depuis le début de la pandémie de la COVID-19 tout en exprimant des sentiments de bonheur plus que toute autre attitude. Cela montre qu'en dépit des défis que la pandémie a entraînés, ce segment de la population est resté assez positif. Lorsqu'on demande aux répondants d'indiquer sur une échelle de quatre points (souvent, parfois,

2 Bartlett JD, and Vivrette R. [Ways to Promote Children's Resilience to the COVID-19 Pandemic](#). *Child Trends* (2020).

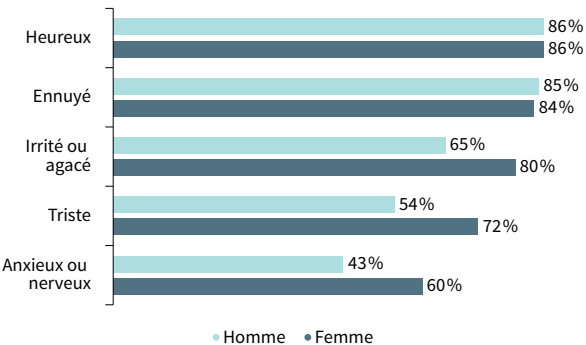
3 Pabalan P. [#YouthOnCOVID19: Young people's resilience is the boost we need right now.](#) » *World Bank Blogs* (2020).

rarement ou jamais) la fréquence à laquelle ils ont ressenti une série d'émotions, le graphique 2 révèle que les jeunes hommes et femmes ont déclaré se sentir heureux plus souvent que tout autre sentiment depuis le début de la crise de la COVID-19<sup>4</sup>.

GRAPHIQUE 1. IMPACT NÉGATIF DE LA CRISE COVID-19 SUR LA SANTÉ MENTALE DES JEUNES



GRAPHIQUE 2. DEPUIS LE DÉBUT DE LA CRISE COVID-19, LES JEUNES SE SONT SOUVENT ET PARFOIS SENTIS...



Pourtant, un examen plus détaillé figurant dans le tableau 1 montre qu'un nombre important de ces jeunes ayant déclaré se sentir souvent et parfois heureux ont également déclaré se sentir tristes depuis le début de la crise.

TABEAU 1. LES JEUNES ONT DÉCLARÉ SE SENTIR À LA FOIS HEUREUX ET TRISTES

DEPUIS LE DÉBUT DE LA CRISE DE LA COVID-19, À QUELLE FRÉQUENCE T'ES-TU SENTI...		HEUREUX		
		Souvent	Parfois	Rarement
TRISTE	Souvent ou parfois	47%	75%	88%
	Rarement ou jamais	53%	25%	12%

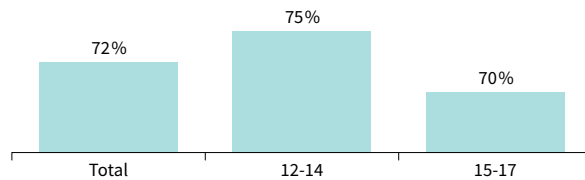
Bien que les enjeux liés à la santé mentale et aux émotions négatives de tristesse et d'anxiété résultant de la COVID-19 doivent être abordés afin d'assurer la réussite de nos jeunes, les graphiques et tableaux ci-dessus ne brossent pas un tableau tout à fait sombre des attitudes des jeunes en ces temps difficiles. La résilience de la jeunesse canadienne doit être louée, ce qui témoigne de l'ensemble unique de compétences dont disposent les jeunes pour gérer les interruptions de leur scolarité et la poursuite du développement de leurs compétences à ce moment critique.

4 Il convient de noter que les répondants avaient la possibilité de s'identifier comme « autres » lorsqu'ils étaient interrogés sur leur identité sexuelle, mais la faible taille des échantillons n'a pas permis une analyse pertinente à cet égard.

## RÉUSSITE À L'ÉCOLE ET À LA MAISON

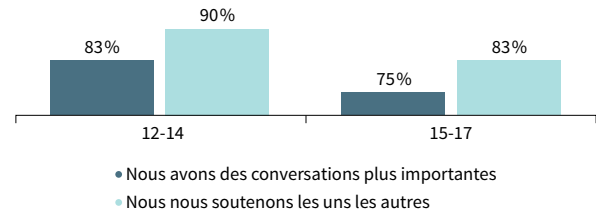
Malgré les perturbations dans leur vie scolaire en 2020, les résultats de l'enquête estivale de l'AEC révèlent que la majorité des jeunes Canadiens estiment qu'ils réussissent bien à faire leurs devoirs à la maison depuis le début de la pandémie (voir le graphique 3). Bien que l'apprentissage en ligne représente une courbe d'apprentissage exigeante tant pour les jeunes que pour les parents à travers le pays, les jeunes ont pour la plupart fait preuve d'une flexibilité et d'une réussite assez importantes dans le cadre de l'auto-évaluation de leurs efforts.

**GRAPHIQUE 3. POURCENTAGE TOTAL DE JEUNES QUI ESTIMENT QU'ILS RÉUSSISSENT BIEN DANS LEURS TRAVAUX SCOLAIRES À LA MAISON DEPUIS LE DÉBUT DE LA PANDÉMIE**



Sur le plan intérieur, l'enquête menée par l'AEC au printemps a montré que depuis le début de la pandémie de la COVID-19, une forte majorité de jeunes ont vu leurs relations avec leur famille s'améliorer et ont bénéficié d'un soutien supplémentaire pendant ces moments difficiles (voir le graphique 4). Cet effet positif inattendu de la crise de la COVID-19 a donné lieu à des conversations plus importantes et a favorisé des systèmes de soutien plus solides au sein des familles.

**GRAPHIQUE 4. DANS LE CONTEXTE DES RELATIONS AVEC LES MEMBRES DE LEUR FAMILLE À LA MAISON, DEPUIS LE DÉBUT DE LA PANDÉMIE DE LA COVID-19, LE POURCENTAGE DE JEUNES QUI SONT TOTALEMENT ET PLUTÔT D'ACCORD AVEC LES AFFIRMATIONS SUIVANTES...**



Cette solidarité intergénérationnelle au sein du foyer est également évoquée dans l'article d'Ilona Dougherty, qui explique comment les millénaires et leurs parents s'entendent mieux que les générations précédentes. Alors que les restrictions et les fermetures forcent les jeunes à réajuster leur vie scolaire et que les ménages passent plus de temps ensemble, il est rassurant de constater qu'environ trois quarts des jeunes Canadiens font état de bonnes expériences à ces deux égards.

L'enquête printanière de l'AEC comprenait également une question qualitative facultative à réponse ouverte demandant aux jeunes, lorsqu'ils réfléchissent à l'avenir, en quoi ils pensent que la vie sera différente, meilleure ou pire. Les jeunes des quatre coins du pays ont bénéficié d'une plateforme pour partager leurs expériences sur une période unique et difficile de leur vie et un nombre impressionnant de réponses ont été soumises (879 réponses sur 1191). Bien que plusieurs réponses aient exprimé des craintes, des préoccupations et des angoisses quant à ce que l'avenir nous réserve,

des centaines de commentaires optimistes ont été soumis, soulignant les leçons tirées de la pandémie et la précieuse contribution de cette période à la construction de l'avenir.

Le thème prédominant qui est ressorti des réponses positives est celui de la gratitude. Nous présentons ici quelques-unes de ces réponses que les jeunes ont partagées :

« Cette pandémie nous a permis d'apprécier ce que nous avons. »

« Je [...] pense que la plupart des gens ne tiendront pas leur liberté pour acquise et que nous apprécierons davantage notre vie quotidienne. »

« Les gens seront plus reconnaissants du temps que nous passons ensemble et seront plus reconnaissants du contact physique et de la présence de personnes qui vous sont chères dans votre vie et qui sont à votre disposition chaque fois que vous en avez besoin. »

« Apprécieront d'être en contact avec leurs amis et leur famille – plus imprégné de sens. »

« Je pense que nous avons appris à apprécier les échanges, et je pense que la famille et les amis ne seront plus perçus comme allant de soi. »

Plusieurs jeunes ont également révélé l'impact positif de la pandémie sur leur vie et sur le monde en général, en déclarant :

« Je pense que nous avons appris à apprécier les échanges, et je pense que la famille et les amis ne seront plus perçus comme allant de soi. »

Plusieurs jeunes ont également révélé l'impact positif de la pandémie sur leur vie et sur le monde en général, en déclarant

« Je pense que c'est le changement qui aidera à motiver tout le monde à réparer le monde au moins un peu. »

« Grâce à cette pandémie, j'ai eu la possibilité de bénéficier de suffisamment de sommeil, de me promener le matin, de passer plus de temps avec ma sœur et de me concentrer sur mon bien-être mental et émotif. J'espère qu'à l'avenir je pourrai continuer à vivre comme ça même en allant à l'école, et je suis impatiente de revoir mes amis quand tout sera fini. »

### « Il est encourageant de voir les jeunes réfléchir à leurs expériences de manière si optimiste. »

---

Alors que les gens au Canada et dans le monde entier souffrent d'un virus invisible sur le plan de leur santé mentale et physique, ainsi que des répercussions sociales et économiques de la pandémie COVID-19, il est encourageant de voir les jeunes réfléchir à leurs expériences de manière si optimiste. Leur capacité à relever des défis, à faire face au stress et à surmonter les difficultés ne ressemble à aucune autre tranche d'âge.

### REMARQUES DE CONCLUSION

Les enquêtes menées par l'AEC au printemps et en été 2020 visaient à mieux comprendre comment les

jeunes faisaient face à la pandémie de la COVID-19 en vue d'éclairer les politiques sociales pertinentes. Un résultat inattendu des enquêtes a été sa capacité à mettre en lumière les perceptions et expériences positives des jeunes concernant leurs attitudes, leur environnement scolaire et familial, et leurs perspectives d'avenir. Heureusement, à l'été 2020, les jeunes de 12 à 17 ans du Canada ont pour la plupart réussi à faire preuve de résilience et à partager leurs récits d'espoir en dépit des difficultés et des défis imprévus que la pandémie de la COVID-19 leur a imposés. Toutefois, des recherches supplémentaires doivent être menées afin de poursuivre le recensement de leurs sentiments et de leurs expériences à mesure que la pandémie se poursuit au cours de l'année 2021.

# LA SOLIDARITÉ INTERGÉNÉRATIONNELLE : UN ASPECT POSITIF DE LA PANDÉMIE

ILONA DOUGHERTY

---

Ilona Dougherty est la co-créatrice et directrice générale du projet « Youth & Innovation » à l'Université de Waterloo. Elle est une innovatrice sociale lauréate qui s'exprime régulièrement dans les médias canadiens pour conseiller les entreprises, la société civile et les gouvernements sur la manière dont ils peuvent reconnaître et la valeur des jeunes et mettre à contribution leurs capacités uniques.

La pandémie a commencé il y a presque un an et le nombre de cas a encore augmenté dans plusieurs provinces du Canada. La deuxième vague est à nos portes, cela ne fait aucun doute. Le profil des personnes qui tombent malades a changé depuis le printemps, les jeunes<sup>1</sup> prenant la place des personnes âgées, pour l'instant. Mais ce qui n'a pas changé, c'est que le récit qui entoure les jeunes tout au long de cette pandémie a été principalement négatif. Faire évoluer notre vision des jeunes et fonder cette vision sur des faits plutôt que sur des généralisations générales est à l'avantage de tous.

Depuis le début de la pandémie de COVID-19, le récit selon lequel les jeunes sont responsables de la propagation de la maladie a été répété à maintes reprises, dépeignant les jeunes de manière générale, comme des fêtards<sup>2</sup> qui n'ont pas pris les avertissements<sup>3</sup> au sérieux. Bien sûr, ce type de récit sur les jeunes n'est pas nouveau. Comme l'écrit Jon Savage dans son livre publié en 2007, *Teenage: The Creation of Youth Culture*, les jeunes en Occident au cours des 200 dernières années, ont souvent été considérés comme un problème à résoudre, un danger pour eux-mêmes et pour la société en général.

---

1 [We can “own” this pandemic if young Canadians step up: Dr. Theresa Tam](#), Daily Hive

2 [‘Like, we’re here’: Spring breakers defy coronavirus fears to party](#), Global News

3 [Ontario premier warns young people to stop partying as COVID-19 cases spike](#), CTV News

Ce récit n'a fait que se renforcer ces dernières années avec l'arrivée à maturité des Millénaires, une génération entière étant accusée d'avoir tué de multiples industries, de la bière aux serviettes de table<sup>4</sup> et bien sûr, d'avoir ruiné son propre avenir en mangeant des toasts à l'avocat.



Membres du conseil consultatif des jeunes, Youth & Innovation Project, Université de Waterloo. Photo : Nima Latifpour

Ces récits brossent un tableau unidimensionnel des jeunes, qui tend à les voir comme une gang étrangère indisciplinée, un portrait qui est très déconnecté des jeunes que nous connaissons et aimons dans nos propres vies.

En fait, les recherches<sup>5</sup> nous montrent que même lorsque nos interactions avec la famille et les amis

sont positives à travers les différents groupes d'âge, nous maintenons toujours nos stéréotypes sur les jeunes que nous ne connaissons pas. Ce fossé entre nos propres interactions et les stéréotypes auxquels nous tenons tant n'a fait que s'intensifier ces dernières années, alors que nos interactions au sein de la famille sont devenues de plus en plus positives. Comme l'écrit Paul Taylor dans son livre *The Next America: Boomers, Millennials, and the Looming Generational Showdown*, les milléniaux et leurs parents s'entendent mieux que les générations précédentes de parents et d'enfants, des recherches confirmant le grand respect que les milléniaux ont pour leurs aînés.

« Mais le côté positif de cette période difficile est le fait qu'au sein de nos propres familles, des générations se sont réunies pour relever ces défis en toute solidarité. »

Les recherches menées lors de la pandémie de COVID-19 ont confirmé ces tendances. Un sondage réalisé par Common Sense Media<sup>6</sup> aux États-Unis a révélé que quarante pour cent des jeunes se sentaient plus proches de leur famille pendant les premiers mois de la pandémie COVID-19 et un sondage<sup>7</sup> au Royaume-Uni a donné des résultats semblables. Un sondage d'Abacus Data<sup>8</sup> réalisé en

4 [Someone Rounded Up All The Industries Millennials Are 'Killing,' And Here's How Millennials Responded](#), Bored Panda

5 [The Social Separation of Old and Young: A Root of Ageism](#), Society for the Psychological Study of Social Issues (SPSSI)

6 [Common Sense Media | SurveyMonkey Poll: How Teens Are Coping and Connecting in the Time of the Coronavirus](#), commonsensemedia.org

7 [Quarantine Quality Time: 4 In 5 Parents Say Coronavirus Lockdown Has Brought Family Closer Together](#), studyfinds.org

mars a révélé que les jeunes sont tout aussi inquiets de la pandémie que leurs aînés, avec 37% des jeunes entre 18 et 34 ans préoccupés par la COVID-19, tandis que les plus de 60 ans sont inquiets à 36%. Les experts<sup>9</sup> nous rappellent également que les jeunes sont souvent en première ligne de cette pandémie du fait de leur travail dans le commerce de détail et les industries alimentaires et, à ce titre, les raisons pour lesquelles les jeunes pourraient contracter la COVID-19 en plus grand nombre sont complexes.



Membres du conseil consultatif des jeunes, Youth & Innovation Project, Université de Waterloo. Photo : Nima Latifpour

Les recherches que nous avons menées dans le cadre du projet «Youth & Innovation Project» de l'université de Waterloo ont permis de mettre en évidence la valeur unique que les jeunes ont à offrir, en particulier dans le contexte actuel. À une époque de changements rapides et de complexité

croissante, les neurosciences<sup>10</sup> nous disent que les capacités uniques des jeunes constituent un élément essentiel de ce qui est nécessaire si nous espérons trouver des solutions aux problèmes sociaux, environnementaux et économiques complexes auxquels nous sommes tous confrontés. Nos recherches<sup>11</sup> ont également mis en évidence l'importance de la collaboration intergénérationnelle pour parvenir à des changements sociaux et environnementaux positifs.

La pandémie COVID-19 a posé des défis sans fin à notre société et à notre économie, et une deuxième vague continuera sans aucun doute d'intensifier ces défis en plus d'en créer de nouveaux. Mais le côté positif de cette période difficile est le fait qu'au sein de nos propres familles, des générations se sont réunies pour relever ces défis en toute solidarité. Si nous pouvons trouver des moyens de traduire cette solidarité intergénérationnelle à plus grande échelle, en nous concentrant sur les faits concernant les jeunes et non sur les stéréotypes, et en œuvrant en faveur de la collaboration intergénérationnelle sur nos lieux de travail et dans nos communautés, il ne fait aucun doute que nous serons beaucoup mieux équipés pour faire face aux défis que la pandémie présentera dans les mois à venir.

8 [COVID-19 and Canadians' State of Mind: Worried, lonely, and expecting disruption for at least 2 to 3 months](#), abacusdata.ca

9 [The Dose Podcast](#), CBC Listen

10 [Wired for Innovation: Valuing the unique innovation abilities of emerging adults](#), University of Waterloo

11 [Youth-led social change: Topics, engagement types, organizational types, strategies, and impacts](#), Sciencedirect.com

# GÉNÉRATION Z : TRACER LA VOIE VERS UN AVENIR INCERTAIN

DEBORAH LYNN MORRISON

---

Deborah Lynn Morrison est présidente et directrice générale d'Expériences Canada, le plus grand et le plus ancien programme de voyages et d'échanges pour les jeunes au Canada.

Le 29 juin, j'ai eu l'honneur de m'entretenir avec un groupe de cinq jeunes canadiens inspirants de moins de 20 ans. Bien que la pandémie ait provoqué une perturbation massive dans leur vie et bouleversé un avenir déjà incertain, chacun d'entre eux a reflété le fort esprit de résilience, d'adaptabilité et d'inclusion qui caractérise cette génération.

Mais commençons par ce que nous savons de cette génération<sup>1</sup>. Presque tous sont nés après l'an 2000. Souvent appelés « natifs du numérique », ils sont la première génération à grandir avec l'Internet comme moyen d'information plus omniprésent que le journal ou le téléphone ne l'a jamais été. Bien que la plupart soient trop jeunes pour s'en souvenir, le premier événement qui a marqué cette génération

a été le 11 septembre 2001. Parmi les autres marqueurs géopolitiques importants, citons la montée du terrorisme mondial, l'effondrement économique de 2008 et l'une des plus grandes préoccupations de cette génération : la crise climatique mondiale. Ils sont la première génération à croire qu'au cours de leur vie, ils seront en bien moins bonne posture que ne l'étaient leurs parents<sup>2</sup>. Étant donné l'importante instabilité économique et politique dont ils ont été témoins tout au long de leur enfance, il n'est pas surprenant que cette génération soit également caractérisée comme étant plus anxieuse, plus stressée et plus sensible aux problèmes de santé mentale.

La pandémie sera très certainement la marque de leur génération, bien que la plupart des jeunes

---

1 [On the Cusp of Adulthood and Facing an Uncertain Future: What We Know About Gen Z So Far](https://pewsocialtrends.org/articles/on-the-cusp-of-adulthood-and-facing-an-uncertain-future-what-we-know-about-gen-z-so-far/), [pewsocialtrends.org](https://pewsocialtrends.org)

2 [ANOTHER YOUTHQUAKE? Exploring the concerns, priorities, and political engagement of Canadian youth aged 15 to 30](https://www.abacusdata.com/another-youthquake-exploring-the-concerns-priorities-and-political-engagement-of-canadian-youth-aged-15-to-30/), April 25, 2019, Abacus Data.

considèrent que l'urgence sanitaire actuelle ne fait qu'exacerber les incertitudes et les disparités économiques préexistantes au lieu de les créer, selon des enquêtes récentes<sup>3</sup>. La pandémie pourrait faire ses plus grands dégâts en réduisant les liens sociaux, en particulier chez les jeunes qui ne font que développer leurs compétences sociales, essentielles à la santé mentale et au bien-être<sup>4</sup>.

### « Ils sont saisis par le besoin urgent de changement et croient au pouvoir de l'individu pour y parvenir. »

Si les jeunes de cette cohorte sont très préoccupés par les perspectives d'emploi futures et la hausse du coût de la vie, ils ont tendance à avoir une vision plus large du monde et à éviter de donner la priorité aux préoccupations et aux nécessités individuelles. Cela est probablement dû au fait qu'ils sont connectés par le biais des médias sociaux, ce qui influence fortement leurs points de vue sur la diversité, l'inclusion et l'égalité. Ils vivent de manière plus frugale pour des raisons environnementales et économiques et sont plus activement engagés dans des causes de justice sociale telles que le mouvement *Black Lives Matter*, tant chez eux que dans le monde entier. Ils sont plus enclins à faire confiance aux mouvements militants et aux organisations communautaires plutôt qu'aux gouvernements pour mettre en œuvre

des changements. Plus important encore, ils sont saisis par le besoin urgent de changement et croient au pouvoir de l'individu pour y parvenir.

Tessa Erickson se considère comme une étudiante en STEM de 18 ans de la Première nation Nak'azdli Whut'en. Nous la voyons comme une grande championne de la langue et de la culture<sup>1</sup>. Bien qu'elle ait grandi dans une famille et une communauté fortement liées à leur culture traditionnelle, son père a déploré le fait que peu de personnes dans leur communauté, y compris lui, pouvaient parler leur langue traditionnelle le Dakeh<sup>5</sup> en raison de leur placement en pensionnat. Comme cela s'était produit dans de nombreuses communautés autochtones, il craignait qu'à mesure que les anciens capables de parler et d'enseigner la langue se feraient plus rares et que les jeunes seraient moins souvent exposés à l'entendre, celle-ci pourrait être entièrement perdue avec cette génération.

Ironiquement, Tessa a grandi en apprenant le français comme deuxième langue et avait intérêt à en apprendre d'autres, y compris l'espagnol. Elle a attribué son expérience avec l'application linguistique populaire « Duolingo » à son inspiration pour trouver un moyen de revitaliser le Dakeh<sup>1</sup> parmi ses pairs. Lorsqu'elle a entendu l'inquiétude de son père, elle a su qu'elle devait faire quelque chose. Elle a élaboré un plan pour collaborer avec les aînés afin de créer une application qui pourrait aider les membres de la communauté, jeunes et moins

3 COVID-19 and Canadian Youth Impacts, Perspectives and The Recovery: A report based on a national survey of 1,000 Canadians aged 15 to 30. A proprietary survey conducted for a coalition of national youth serving agencies by Abacus Data in September 2020.

4 [Youth and COVID-19: Response, recovery and resilience](https://www.oecd.org/coronavirus/policy-responses/youth-and-covid-19-response-recovery-and-resilience-2020-09/), oecd.org

5 [B.C. teen creating app, summer camp to revive First Nations language](https://www.cbc.ca/news/indigenous/bc-teen-creating-app-summer-camp-to-revive-first-nations-language-1.5588888), Canada's National Observer



Tessa Erickson

jeunes, à réapprendre leur langue traditionnelle. Le projet serait encadré par une série de camps d'été car, comme elle l'a exprimé, « j'ai toujours pensé que les camps d'été étaient amusants, et je voulais que l'apprentissage de notre langue traditionnelle soit une expérience agréable ». Le père de Tessa a présenté sa proposition au conseil de bande et, à sa grande surprise, Tessa a reçu la confirmation d'une subvention de 50 000 dollars juste avant que la pandémie ne frappe.

Incapable de poursuivre les projets de camps d'été, Tessa s'est concentrée sur le développement de l'application. Elle a rapidement compris que les aspects techniques du projet seraient trop exigeants pour qu'elle les réalise seule. Elle travaille donc avec un développeur d'applications professionnel. Elle a redirigé ses propres énergies vers le développement

de ses propres compétences orales en Dakehl et vers sa collaboration avec les aînés sur le plan du contenu. Lorsque nous lui avons demandé où elle voyait le projet se diriger ensuite, Tessa a légèrement haussé les épaules et a déclaré : « Lorsque la langue de ma propre communauté sera bien documentée, j'aimerais passer à d'autres dialectes et à d'autres langues à travers le Canada... parce que les locuteurs et la culture s'estompent et j'aimerais les sauver et les revitaliser et j'espère que nous pourrions réussir à revitaliser autant de langues que possible.

Emma Lim est une étudiante en sciences biomédicales de 19 ans à McGill qui a grandi à London, en Ontario. Son père est originaire de Hong Kong, et sa mère est Anishanabeh. Comme elle le raconte, elle est militante pour le climat depuis qu'elle est bébé et assiste aux manifestations avec sa mère. Il n'est donc pas surprenant qu'Emma ait été parmi les premiers lycéens canadiens à relever le défi lancé par Greta Thunberg et à organiser une grève du climat dans son école. Grâce à ces événements, Emma a tissé des liens étroits avec les militants climatiques du Canada et du monde entier, qu'elle considère comme sa communauté, en raison de l'inspiration et du soutien qu'ils lui apportent. À ses yeux, les réseaux de ce type sont la dimension la plus sous-estimée du changement social. Selon elle, les gens ont tendance à parler de l'activisme en termes d'individus qui dirigent ces mouvements comme découlant d'un leadership individuel, alors qu'en fait « chaque fois que vous observez une action, il y a souvent des centaines et peut-être même des milliers de jeunes qui sont derrière celle-ci ».

En 2019, Emma a notamment encouragé les jeunes à s'engager à ne pas avoir d'enfants tant que les gouvernements ne prennent pas au sérieux



Emma Lim

l'urgence climatique et ne prennent pas de mesures significatives pour atténuer la trajectoire actuelle du réchauffement climatique et les autres indicateurs scientifiques<sup>6</sup>. Cette pétition surprenante a fait la une des journaux dans le monde entier et a été signée par des milliers de personnes. Un an plus tard, elle est moins optimiste quant à l'avenir de la pétition, estimant qu'elle a peut-être rempli son objectif de sensibilisation, mais reconnaît que d'autres actions méritent également de retenir son attention et son temps. Cela ne veut pas dire que sa promesse a été envisagée comme un coup de tête, bien au contraire. La responsabilité envers les générations futures est au cœur même de sa motivation. « Je suis une militante parce que même si je ne pense pas qu'il soit possible de gagner chaque combat, je pense qu'il est possible de façonner un

monde meilleur pour mes enfants », a déclaré Emma. « C'est donc ce qui me motive à me lever du lit et à planifier une action... ou à initier ma promesse, c'est la seule chose que nous pouvons faire – si nous voulons laisser quelque chose à nos enfants ».



Stella Bowles

Stella Bowles a entamé sa quête pour le changement lorsqu'elle était en sixième année. Elle ne comprenait pas pourquoi sa mère ne lui permettait pas de se baigner dans la rivière LaHave, dans son comté de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse. Après quelques recherches, elle a appris que de nombreux foyers de sa communauté déversaient leurs déchets septiques directement dans la rivière au moyen de conduites

---

6 [Hundreds join student's climate-change pledge: No kids until Canada takes action](#), CBC.ca

droites. Cela l'a tellement perturbée qu'elle a commencé à poser à ses parents des questions auxquelles ils ne pouvaient pas répondre. En huitième année, ils l'ont mise en contact avec Coastal Action et un médecin à la retraite, David Maxwell, qui effectuait des analyses dans les rivières de la région. Il a appris à Stella à effectuer des tests de dépistage des bactéries fécales et a supervisé son projet de recherche visant à tester quatre zones où les enfants se baignaient fréquemment dans la région. Les résultats de ses expériences ont confirmé que la rivière n'était pas salubre pour la baignade. En fait, la qualité de l'eau était si mauvaise qu'elle ne convenait même pas au contact avec la peau. Ce projet de recherche lui a valu une médaille d'argent à l'occasion de l'Expo-sciences pancanadienne.

Pour Stella, ce n'était pas la fin de son projet. Profondément préoccupée par la nécessité de sensibiliser davantage les habitants de la communauté aux dangers de l'eau et à l'impact de la canalisation continue, elle a supplié sa mère de lui donner la permission de créer une page Facebook (étant trop jeune pour s'inscrire seule). Finalement, sa mère a consenti et, avec l'aide de sa mère, Stella a commencé à publier des articles sur les dangers de la baignade dans la rivière. Stella estime que le pouvoir des médias sociaux est essentiel pour attirer l'attention de la communauté et obtenir le soutien politique nécessaire pour résoudre le problème. Dans les deux ans qui ont suivi, les trois niveaux de gouvernement se sont réunis pour interdire complètement les conduites droites et se lancer dans un projet<sup>7</sup> de nettoyage de la rivière de 15,7 millions de dollars.

Aujourd'hui, la municipalité de Lunenburg est en bonne voie pour remplacer les 600 conduites droites le long de la voie navigable, avec une date d'achèvement prévue pour 2023. Encore au lycée, Stella a ensuite partagé son histoire avec d'autres communautés de la Nouvelle-Écosse et du monde entier, se rendant même dans des endroits comme New York, la Suède et l'Équateur. Bien que ses voyages aient été reportés pendant la pandémie, elle dit espérer continuer à aider à enseigner aux autres comment effectuer des analyses de l'eau et à plaider contre la pollution des cours d'eau qui met en danger leurs communautés.

Abhayjeet et Sukhmeet Singh Sachal sont des frères qui ont immigré au Canada avec leur famille quand ils avaient respectivement 1 et 7 ans. Sukhmeet raconte comment ces premières années au Canada ont été très différentes de la vie qu'il imaginait, où il était souvent intimidé et harcelé simplement à cause de sa façon de parler, de s'habiller et de manger. On pourrait imaginer qu'une enfance aussi difficile amènerait une personne à faire preuve de plus d'introversion et de réticence à se démarquer et à se tenir debout. Mais Sukhmeet a choisi de redoubler d'efforts pour attirer l'attention sur lui en septième année, lorsqu'il a remarqué que les élèves autochtones de son école avaient des difficultés encore plus grandes que lui. Dans l'espoir de faire changer les choses, il a discuté avec un enseignant de la possibilité d'organiser un spectacle de pow-wow à l'école afin de mettre en valeur et de célébrer la culture autochtone. L'événement a eu un tel effet positif sur la communauté étudiante que la fête est devenue un événement annuel important dans le

7 [Girl's quest to clean up LaHave River nets \\$15.7M in funding](#), CBC.ca

calendrier scolaire avant la fin des études secondaires de Sukhmeet.



Abhayjeet et Sukhmeet Singh Sachal

Aujourd'hui étudiant en médecine de 25 ans, Sukhmeet a toujours été une source d'inspiration et un mentor pour son jeune frère Abhayjeet, qui a maintenant 18 ans. Le vif intérêt d'Abhayjeet pour la compréhension des impacts du changement climatique l'a amené à poser sa candidature pour les expéditions arctiques de Students on Ice en 2017. Si cette expérience a définitivement renforcé son engagement et sa préoccupation pour les effets du changement climatique, les plus grands enseigne-

ments sont venus des connaissances et des expériences vécues par ses collègues participants inuits. Inspirés par cette expérience, son frère et lui ont réfléchi à la manière dont ils pourraient aider à créer des liens entre un plus grand nombre d'étudiants de leur propre communauté de Delta, en Colombie-Britannique, et les communautés inuites du Nord. Ils ont fondé Break the Divide<sup>8</sup> qui fonctionne comme un programme d'échange virtuel, mettant en relation des jeunes de différentes communautés afin qu'ils puissent discuter des problèmes affectant leurs communautés et, idéalement, travailler à des projets de collaboration susceptibles d'apporter des changements. Au cours de l'année écoulée, ils ont étendu leurs contacts à la Sibérie, à l'Inde, à Taïwan, à la Bolivie et au Cap en Afrique du Sud, multipliant ainsi les échanges sur les questions qui séparent les communautés et celles qui les rapprochent. Selon Abhayjeet, le résultat est simple : « Si nous encourageons l'empathie, si nous commençons à nous parler et à apprendre à nous connaître et à découvrir les problèmes de nos communautés, et si nous travaillons ensemble pour résoudre ces problèmes, alors nous pouvons vraiment faire tomber les barrières raciales, sociales et géographiques ».

Ces jeunes représentent quatre exemples de la façon dont la génération Z s'adapte à notre monde en mutation. Si leurs réalisations à un si jeune âge sont exceptionnelles, heureusement pour nous, leur détermination à agir ne l'est pas. En effet, nous voyons cet esprit à tout moment dans la programmation d'Expériences Canada<sup>9</sup>. C'est une génération qui se soucie de sa communauté, qui comprend l'incertitude et qui n'a pas peur d'agir.

8 [breakthedivide.net](http://breakthedivide.net)

Ce dont ils ont le plus besoin de notre part, c'est de notre soutien – un lien avec le passé pour qu'ils ne répètent pas nos erreurs, une invitation à partager leurs opinions et à apporter une contribution utile, et une ouverture d'esprit pour les laisser essayer de nouvelles façons de relever les défis auxquels nous sommes confrontés.

Plus important encore, nous devons faire en sorte qu'ils puissent apprendre les uns des autres. Tous ces jeunes ont évoqué le pouvoir des médias sociaux pour partager leurs propres expériences et servir de source d'inspiration aux autres. En effet, l'une des caractéristiques les plus intéressantes de cette génération numérique est leur connectivité croissante, leur prise de conscience des défis et des difficultés auxquels les autres sont confrontés, et l'empathie et la compulsion de vouloir aider et faire une différence qui en résultent. Ils savent que les défis auxquels leur génération est confrontée peuvent être écrasants et ils savent que leur monde ne va pas s'améliorer tout seul, mais ils refusent de se laisser abattre ou de se replier sur eux-mêmes.

« Nous avons grandi dans l'impuissance. Alors il y a ça... », a déclaré Emma Lim avec une accroche dans la voix alors qu'elle se battait pour garder son calme à la fin de la session. « Pour moi, je me considère comme une militante parce que je n'ai pas d'autre choix. Je n'ai pas d'autre choix, parce que je suis dans une position où je suis capable de faire quelque chose. Et si je ne le fais pas, je ne pense pas que je pourrais vivre avec moi-même ».

La compassion.  
La résilience.  
Détermination.  
Innovation.

Ce sont les véritables caractéristiques de la génération Z. Et je n'ai jamais été aussi confiante et convaincue que notre avenir sera, en fait, meilleur avec eux aux commandes.

# TISSER DES LIENS ENTRE LES JEUNES ET BRISER LES SILOS

ABHAY SINGH SACHAL  
EN COLLABORATION AVEC SON FRÈRE SUKHMEET SINGH SACHAL

---

Après une expérience qui a changé sa vie avec le programme Students on Ice, Abhay, avec l'aide de son frère Sukmeet, a fondé la fondation Break the Divide afin de créer des opportunités pour les étudiants de se connecter avec d'autres jeunes et communautés, d'abord dans le Nord, mais maintenant dans le monde entier, afin de favoriser une plus grande compréhension mutuelle et de meilleures opportunités pour créer des changements durables.

En 2016, je me suis rendu dans l'Arctique canadien où j'ai pu constater de visu les conséquences du changement climatique. J'ai étudié en profondeur les déterminants sociaux et écologiques de la santé des Inuits. J'ai également appris que le taux de suicide dans l'Arctique est onze fois plus élevé que la moyenne nationale canadienne. De retour chez moi, j'ai appris une nouvelle bouleversante : le petit ami de mon amie inuite s'était suicidé par balle alors qu'elle était en expédition dans l'Arctique avec moi.

J'ai été secoué jusqu'au plus profond de moi-même.

C'est alors que ces questions sont devenues personnelles pour moi. Le changement climatique n'était plus un problème de changement de température de 1,5 ou 2 degrés. Le suicide ne se limitait plus à une simple statistique. C'était réel.

En revenant de l'expédition, j'ai été inspiré, et

j'ai réalisé que cette inspiration provenait de mes relations personnelles avec de vraies personnes dans l'Arctique. Je voulais que d'autres personnes fassent l'expérience d'un apprentissage personnalisé similaire.

Ensuite, Sukhmeet a eu la chance de vivre à Inuvik, dans les Territoires du Nord-Ouest, pendant six mois. Lui aussi a pu constater de visu les effets du changement climatique. Les effets sur la communauté étaient profonds.

Cela nous a conduits à créer une association à but non lucratif appelée Break The Divide (BTD). Au départ, l'idée était toute simple : des échanges entre des jeunes vivant en Colombie-Britannique et des étudiants d'Inuvik pouvaient servir à changer les mentalités.

C'est exactement ce qui s'est passé. Par le biais

d'appels vidéo, les étudiants se parlaient entre eux et en apprenaient sur leurs modes de vie respectifs.

Nous avons ensuite constaté le potentiel de BTS et avons étendu notre programme aux écoles du monde entier. Nous avons parlé aux étudiants du Cap, en Afrique du Sud, de l'accès à l'eau potable. Nous avons parlé à des jeunes de l'Inde rurale de la pauvreté dans leurs communautés. Actuellement, des étudiants de Sibérie, de Bolivie, de Chine, de Taïwan, d'Inde et du Canada se réunissent pour discuter des questions les plus pertinentes de notre époque, telles que le changement climatique, la santé mentale, la réconciliation entre les peuples autochtones, et bien d'autres thèmes encore.



Voyage dans l'Arctique canadien

La BTS suit une stratégie de changement en trois étapes : se connecter, communiquer et créer le changement. Essentiellement, nous mettons les jeunes en contact les uns avec les autres, ils communiquent sur les problèmes de leurs communautés, puis travaillent ensemble pour tirer

parti des connaissances partagées afin de créer le changement.

À l'heure actuelle, dans notre société, l'empathie est primordiale. Elle permet aux communautés d'être à l'avant-garde du dialogue et de la prise de décision. Chez BTS, nous transformons l'empathie en action. Et c'est exactement ce que nous permettons à des milliers de jeunes de faire.

BTS est une idée novatrice qui est parfaite pour cette époque de polarisation et de niveaux d'apathie sans précédent.

### « La BTS suit une stratégie de changement en 3 étapes : se connecter, communiquer et créer le changement. »

Lorsque Sukhmeet et moi voyons un problème, nous passons à l'action. C'est ce qui est à la base de notre passion pour l'entrepreneuriat social. Pour nous épanouir en tant que communauté mondiale, nous devons nous soucier les uns des autres et agir localement.

Sukhmeet et moi avons hérité de cette tendance à l'espoir et à l'altruisme de nos parents. Sukhmeet avait sept ans lorsque nous avons immigré au Canada en provenance d'Inde. Je n'avais que 11 mois. J'ai vu mes parents se démenner pour nous assurer une bonne vie. Nous avons reconnu l'importance de saisir les opportunités tout en découvrant les atrocités commises contre les peuples autochtones au Canada. Par conséquent, nous avons compris que nous devons collaborer

avec les communautés pour créer un changement positif, ce qui a conduit à notre passion pour la réconciliation et le tissage de liens entre les communautés.



Voyage dans l'Arctique canadien.

Depuis la fondation de BTD, Sukhmeet et moi avons parlé de notre travail de promotion de l'inclusion, de la durabilité et du dialogue pour abolir les obstacles lors de conférences internationales à Washington DC, à Spokane, en Floride, et à Toronto, en nous engageant avec des dizaines de milliers de personnes dans le processus. Nous avons également parlé des pratiques d'apprentissage holistique lors de conférences de perfectionnement pour enseignants à travers l'Amérique du Nord. En 2018, Sukhmeet et moi avons été conférenciers invités à l'université de Kassel en Allemagne, où nous avons parlé du rôle de BTD dans la lutte contre le groupe de développement durable des Nations unies pour la santé et le bien-être. En 2018, Sukhmeet et moi avons été conférenciers invités à l'université de Kassel en Allemagne, où nous avons parlé du rôle de BTD dans la réalisation des

objectifs de développement durable des Nations unies en matière de santé et de bien-être. Actuellement, nous co-animons un cours sur les compétences interculturelles à Delhi, en Inde.

Au milieu de la pandémie de la COVID-19, nous avons intensifié nos efforts pour aider notre communauté. Dans son rôle d'ambassadeur de la santé et du bien-être pour l'Association médicale canadienne (AMC), représentant 70 000 médecins et étudiants en médecine, Sukhmeet a organisé un événement avec l'ancien président de l'AMC pour dissiper les mythes liés à la COVID-19. Afin d'atteindre un grand nombre de personnes et d'humaniser les effets de la pandémie, j'ai lancé un podcast international intitulé *Different Boat, Same Storm*. Au niveau local, Sukhmeet et moi avons établi un partenariat avec des entreprises de technologie pour produire des écrans faciaux imprimés en 3D pour les travailleurs de la santé. Nous avons également reçu des subventions de la Fondation Clinton et du gouvernement du Canada pour mettre



Abhay et Sukhmeet portant leur message d'espoir.

en place des mesures de sécurité en matière de santé publique dans les temples sikhs en vue de protéger les personnes âgées.

Alors que le monde continue d'évoluer dans le sillage de la COVID-19 et autres défis croissants, Sukhmeet et moi sommes optimistes quant au potentiel des jeunes.

Les jeunes ne sont pas seulement l'avenir. Nous sommes des leaders au présent, avec des idées uniques et innovantes qui peuvent susciter un dialogue et un changement durable.

En ce moment, alors que nous reconnaissons les intersections de cette pandémie, la crise climatique, les injustices systémiques, les problèmes de santé mentale et le besoin urgent de réconciliation, il est essentiel que nous restions optimistes.

En tant que jeunes, nous devons garder espoir et travailler avec acharnement pour créer l'avenir que nous voulons.

C'est ainsi qu'ensemble, nous parviendrons à briser les silos qui nous séparent.